

Colloque international

« Le porteur. A propos de la réception littéraire, photographique, filmique et artistique d'une figure porteuse de l'histoire coloniale »

Internationale Konferenz

„Der Träger. Zur literarischen, photographischen, filmischen und künstlerischen Rezeption einer tragenden Figur der Kolonialgeschichte“

Organisatrices : Anne Peiter et Sonja Malzner



© Paul H. Kuntze, *Das Volksbuch unserer Kolonien*, Leipzig : Georg Dollheimer Verlag, 1938

2-3 mai 2016

Bibliothèque départementale
Saint-Denis de La Réunion



4 mai 2016

Université de La Réunion
UFR Lettres et Sc. Humaines
Amphithéâtre 4 - Polenyk



9h00-18h00



Résumés

Du porteur au porté.
Figurations du portage en Afrique coloniale et postcoloniale

Une image très célèbre en relation avec la colonisation est celle de Rudyard Kipling qui décrit le colonisé comme le « fardeau de l'homme blanc ». Une fois sur le terrain, c'est l'inverse de cette métaphore qui s'est réalisée pour que la colonisation soit : comme les prises de vue de l'époque coloniale le montrent, le maître colonial réalisait ses missions, avec ses bagages, aussi à dos d'hommes noirs. Ma contribution soutient la thèse que cette corvée n'a pas duré que le temps de la colonisation. Pour ce faire elle analyse, selon une approche diachronique, les figurations du portage sous les colonisations respectives et montre que par identification avec l'agresseur, l'habitus du portage s'est installé dans la mentalité du colonisé d'hier, c'est-à-dire du « postcolonisé », ce qui, au plan global, remet *de facto* en question la notion de l'indépendance de l'ancienne colonie.

Vom Träger zum Getragenen.
Das Trägerwesen im kolonialen und postkolonialen Afrika

Ein berühmtes Bild im Zusammenhang mit dem Kolonialwesen ist das von Rudyard Kipling, das den Kolonisierten als „Bürde des weißen Mannes“ beschreibt. Vor Ort allerdings kehrt sich diese Metapher um: Wie die Fotografien der Epoche zeigen, erfüllte der Kolonialherr seine Aufgaben, Gepäck inklusive, auf dem Rücken schwarzer Männer sitzend. Mein Beitrag widmet sich der These, dass diese Schinderei weit über die Kolonialzeit hinausreicht. Mithilfe eines diachronischen Ansatzes, der vom Trägerwesen in diversen Kolonien ausgeht, soll gezeigt werden, dass es seitens der Afrikaner zu einer Identifizierung mit dem Aggressor kommt und der Habitus des Getragen-Werdens sich in der Mentalität des ehemaligen Kolonisierten, das heißt des „Post-Kolonisierten“, festsetzt. Eine Tatsache, die, allgemein betrachtet, den Begriff der Unabhängigkeit der ehemaligen Kolonien *de facto* in Frage stellt.



Du *filanjana* au pousse-pousse :
Porteurs et touristes à Madagascar durant la période coloniale

Le portage est indispensable aux déplacements dans le royaume de Madagascar, dénué de toute route carrossable. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le seul moyen de transport des biens et des personnes est donc le portage. Les porteurs, le plus souvent de condition servile, assurent la liaison entre les côtes et les hautes terres. Pour les personnes, le transport en *filanjana* (chaise à porteurs) est l'un des symboles de Madagascar, comme l'attestent les chaises royales.

Le recrutement et la gestion des nombreux porteurs nécessaires au moindre déplacement fait partie des incontournables dans les récits des voyageurs qui découvrent Madagascar durant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

L'expédition française pour la conquête de l'île en 1895 voulut s'affranchir de la contrainte du portage. Le corps expéditionnaire devait construire, en même temps que son avancée, un chemin de fer type « decauville » et une route pour faire circuler les voitures « Lefebvre » (traction animale). Cela s'avère beaucoup plus difficile que prévu, et entraîne un grand retard dans le déroulement des opérations. Il en résultera un grand nombre de morts, dus essentiellement au paludisme.

Pour mettre fin à la catastrophe sanitaire, l'état-major met en place une colonne mobile pour fondre sur Tananarive. On en revient à la tradition du portage classique.

Lorsque Gallieni prend les rênes de la colonie, tout transport est donc encore dépendant du portage.

C'est dans ces dernières années du XIX^e siècle que l'on envisage un développement du tourisme dans la Grande Ile.

Les premiers rapports sur le tourisme insistent donc sur la nécessité du recrutement d'équipes de porteurs. Si ce moyen de transport peut paraître « folklorique », il n'est pas favorable au développement du tourisme.

Tant pour contrôler l'île que pour assurer son développement économique, les autorités coloniales construisent routes et chemins de fer.

A la veille de la Première Guerre mondiale, les gouverneurs de province réalisent des enquêtes sur le tourisme. La substitution du *filanjana* par le pousse-pousse, grâce au développement des routes, est présentée comme un grand progrès pour le tourisme.

Il faudra cependant attendre le début des années 1920 pour constater un réel développement du tourisme, qui s'appuie sur le chemin de fer, principalement entre Tamatave et Tananarive. On distinguera alors deux types de porteurs :

- Le porteur de bagages dans les gares : il constitue une sorte de sous-prolétariat dans la société coloniale. Il incarne l'indigène exploité par le système colonial. Pour le touriste, il est à la fois indispensable, et se doit d'être complètement « invisible » pour ne pas nuire à l'image touristique du pays.
- Le tireur de pousse-pousse, maintenant circonscrit dans les villes : s'il est lui aussi un exploité, il est en même temps une figure incontournable d'un séjour touristique. La promenade en pousse-pousse, comme la photo souvenir sur cet engin, font partie des symboles du voyage à Madagascar.

Dans les années 1950, le *filanjana* a disparu de l'univers du tourisme (sauf peut-être pour les rares touristes qui peuvent séjourner plusieurs semaines dans l'île, et qui sont prêts à sortir des sentiers battus). Il n'en reste pas moins utilisé par les administrateurs en tournée, de nombreuses régions n'étant accessibles que par ce moyen de transport. A tel point qu'il est devenu, dans l'imaginaire collectif, symbole de l'autorité coloniale.

Pour les touristes, c'est le pousse-pousse qui est l'élément de folklore local. Une constante cependant, la dureté de la peine, qui n'est jamais évoquée dans les guides touristiques.

From the *filanjana* to the pousse-pousse : porters and tourists in Madagascar during colonial period

The portage is essential to the travels in the kingdom of Madagascar, which is deprived of passable road. Until the end of the XIXth century, the only means of transportation of the goods and the people is thus the portage. The porters, most of the time of slavish condition, insure the connection between the coast and the highlands. For the people, the transport from *filanjana* (sedan chair) is one of the symbols of Madagascar, the royal chairs are the proofs.

The recruitment and the management of the numerous porters necessary for the slightest movement are in part of the inescapable narratives of the travelers which discover Madagascar during the second half of the XIXth century.

The French expedition for the conquest of the island in 1895 wanted to be free from the constraint of the portage. The expeditionary force had to build, at the same time as its advance, a "decauville" railroad type and a road to make cars "Lefebvre" (animal drive) circulate. It much more turns out to be difficult than planned, and entrained a big delay in the progress of the operations. This would result large number of deaths, owed essentially by the malaria. To stop the sanitary disaster, the general staff sets up a mobile column to join Tananarive. The classic portage traditional is back.

When Gallieni takes control of the colony, any transport is still dependent on the portage.

In these last years of the XIXth century whose envisage a development of the tourism on the Great Island.

The first reports on the tourism thus insist on the necessity of recruiting teams of carriers. If this means of transportation seems "folk", it is not beneficial for the development of the tourism. To control the island, and at the same time to insure its economic development, the colonial authorities build roads and railroads.

Two types of carriers are identified:

- A porter in stations: it's a kind of sub proletarians in colonial society. They embody exploited native by the colonial system. For the tourists, their service is essential, but they must remain completely "invisible" for not to undermine the tourist image of the country.

- The pousse-pousse driver: if he is one too exploited, he is at the same time an inescapable figure of a tourist stay. The stroll in rickshaw and the souvenir photo on this machine are one of symbols of the journey in Madagascar.

In the 1950's, the *filanjana* disappeared from the tourism world (except maybe for the rare tourists who can stay several weeks on the island, and who are ready to get off the beaten track) It is still in used by the administrators on tour in many inaccessible regions that by this way of transportation. At which point, that it became, in the collective imagination, symbol of the colonial authority. For the tourists, the pousse-pousse is the element of the local folklore. A constant stays however, the hardness of the effort, which is never mentioned in the tourist guides.



Catherine Gravet
Université de Mons

Quand le porteur est une porteuse. Simone et André Schwarz-Bart : les femmes « porteuses » ou comment se libérer de l'esclavage

Dans l'histoire de la colonisation, le Blanc porte souvent un projet « civilisateur » ; le Noir, porteur plus prosaïque, se charge du transport des biens, du matériel. Mais les jeunes filles, les femmes noires, elles, portent les enfants des Blancs ou des Noirs, souvent contre leur gré, durant une grossesse et après. Comment sont-elles « recrutées », pour quelle durée, quelles conséquences découlent de ce « portage » spécifiquement féminin ?

Portent-elles autre chose que les enfants et qui soit symboliquement lié à la condition féminine ?

L'analyse des trois romans de Simone et André Schwarz-Bart, *Un plat de porc aux bananes vertes* (Paris, Seuil, 1967), *La Mulâtresse Solitude* (Paris, Seuil, 1972), *L'Ancêtre en Solitude* (Paris, Seuil, 2015) – André Schwarz-Bart prévoyait de rédiger sept volumes qui constitueraient un cycle –, nous permettra de montrer, à travers un cas particulier, comment la figure de la « porteuse » est représentée.

Par le portrait de plusieurs générations de femmes, *Solitude*, Louise, Hortensia, Mariotte, les Schwarz-Bart évoquent en effet le combat des Guadeloupéennes face à l'oppression. *Solitude*, Louise, Hortensia et Mariotte sont autant d'héroïnes à qui les auteurs veulent rendre hommage.

Notre hypothèse principale est notamment que les grossesses successives contribuent d'abord à l'asservissement complet de la femme – elles ne sont que des ventres qui fournissent de bons esclaves à bon prix –, et un asservissement que la fille, née d'un viol, continue à subir durant toute son existence.

Ensuite, une rupture (historique, sociale, psychologique) survient qui modifie les relations hommes-femmes. La grossesse peut alors mener à la progressive libération de l'esclave (la maternité peut lui procurer une véritable identité).

Quant à la femme qui n'est plus en âge de procréer, trouvera-t-elle à porter quelque chose qui la libère ? Il nous semble que oui...

Nous tenterons de prouver ces hypothèses à l'aide des trois romans cités.

Wenn der Träger eine Trägerin ist. Simone und André Schwarz Bart : Die tragenden Frauen oder wie man sich von der Sklaverei befreit

In der Geschichte der Kolonialisierung ist der Weisse oft Träger eines « zivilisatorischen » Projekts ; der Schwarze, der Träger in einem prosaischeren Sinne ist, übernimmt hingegen den Transport von Gütern und Material. Doch die jungen schwarzen Mädchen und Frauen tragen – oft gegen ihren Willen – die Kinder der Weissen oder der Schwarzen, und zwar während der Schwangerschaft und auch danach. Wie werden sie « rekrutiert », für welche Dauer, und welche Konsequenzen resultieren aus diesem spezifisch weiblichen Trägerwesen ?

Die Analyse von drei Romanen von Simone und André Schwarz-Bart – *Un plat de porc aux bananes vertes* (Paris, Seuil, 1967), *La Mulâtresse Solitude* (Paris, Seuil, 1972), *L'Ancêtre en Solitude* (Paris, Seuil, 2015) – wird es uns erlauben, zu zeigen, wie an einem besonderen Beispiel die Figur der Trägerin dargestellt wird. (Hinzuweisen ist darauf, dass André Schwarz-Bart vorgesehen hatte, sieben Bände zu schreiben, die einen Zyklus bilden sollten.)

Anhand der Porträts von mehreren Frauen-Generationen – Solitude, Louise, Hortensia, Mariotte – stellen die beiden Schwarz-Bart den Kampf der Bevölkerung von Guadeloupe gegen die Unterdrückung dar. Solitude, Louise, Hortensia und Mariotte sind Heldinnen, an die die Autoren erinnern wollen.

Unsere Hauptthese besagt, dass die aufeinander folgenden Schwangerschaften zur totalen Versklavung der Frauen führten: die Frauen sind nichts anderes als Bäume, die billige Sklaven hervorbringen. Hinzu kommt, dass das durch eine Vergewaltigung gezeugte Mädchen ihr ganzes Leben hindurch weiter unter dieser Versklavung leidet.

Danach kommt es jedoch zu einem Bruch, und zwar sowohl in historischer als auch in sozialer und psychologischer Hinsicht. Dieser Bruch ändert das Verhältnis zwischen Männern und Frauen. Die Schwangerschaft kann jetzt zu einer schrittweisen Befreiung der Sklaven führen (die Mutterschaft vermag, ihre eine wirkliche Identität zu verschaffen.)

Doch wie steht es um die Frau, die nicht mehr im Alter ist, um Kinder zu zeugen? Findet sie etwas, was zu ihrer Befreiung beitragen kann? Wir denken, dass es so etwas gibt... Wir werden versuchen, diese Hypothesen anhand der drei genannten Romane plausibel zu machen.



Andreas Greiner
Universität Bern

„Zügellos wie Matrosen“ Alltag und Auflehnung afrikanischer Träger in europäischen Expeditionen

Als die europäischen Expeditionen um die Mitte des 19. Jahrhunderts die afrikanische Bühne betraten, konnten sie sich auf ein breites Netz von Karawanenstraßen stützen. Genau wie beim Karawanenhandel ruhte die Last der Expedition auf menschlichen Schultern, doch militärischer Drill und neue Aufgaben veränderten den Erfahrungsraum der Träger: Kaum eine Arbeit war erniedrigender als das Tragen von Europäern in Sänften oder Hängematten. In dieser Ordnung hatten die Träger eine klar zugewiesene Stellung, die durch die niedere Aufgabe manifestiert wurde und weit unter den europäischen Reisenden lag. Damit war noch vor der Durchsetzung der formalen Herrschaft in den europäischen Kolonien die Expedition um die Jahrhundertmitte der Ort, an dem Afrikaner erstmals diszipliniert und in eine koloniale Hierarchie gerückt wurden. Gerade hier erscheint der koloniale Diskurs angesichts der vermeintlichen Aufgabenverteilung – *Schwarze* tragen das Gepäck, *Weißer* die Verantwortung – besonders wirkmächtig. Dennoch offenbart ein genauer Blick auf die Formation der Expeditionen, dass Träger keineswegs passiv oder gar Opfer der *weißen* Kolonialherren waren. Vielmehr ist ihnen eine *Agency*, eine Handlungsmacht, zu unterstellen.

Praktiken des Widerstands

Schließlich hing der Fortschritt einer Expedition entschieden vom Willen der Träger ab. Sie konnten die Arbeit verlangsamen oder beschleunigen, nutzten die Unerfahrenheit der Europäer aus, um ihre eigenen Ziele durchzusetzen. So standen oft die Forderung nach höheren Löhnen oder besseren Arbeitsbedingungen im Raum. Im Verlauf vieler Expeditionen mündeten sie in einen Arbeitskampf. Die Kampfmittel ähnelten dabei denen der europäischen Arbeiterschaft: Der Streik wurde zum erfolgreichsten Mittel des Widerstands. Er fußte auf dem gefestigten Gemeinschaftsgefühl vieler Trägergruppen, das geschlossene Solidaraktionen gegen die europäischen Arbeitgeber erlaubte. Ihre Verhandlungsbasis war dabei so stark, dass den Forderungen oft stattgegeben werden musste. Weigerten sich die Europäer, konnte dies das Ende des Unternehmens bedeuten; es folgte meist die kollektive Desertion. Zwar versuchte die britische wie auch deutsche Kolonialverwaltung, durch fixierte Verträge und Bürgen der Desertion vorzubeugen, doch diese konnte zuweilen sogar ins Gegenteil umschlagen. So desertierten 1891 die Träger der Expedition von Eugen Zintgraff, warfen dem Forscher jedoch anschließend in einem offiziellen Beschwerde-Brief an den deutschen Konsul Vertragsbruch vor und machten Kompensationsforderungen geltend.

Anhand von Beispielen wie dem Zintgraffs arbeitet der Konferenzbeitrag diese Mittel des Widerstands heraus. Zu fragen ist nach ihrer Häufigkeit und nach ihrem Erfolg. Wie versuchten die Europäer, Streik und Desertion einzudämmen? Inwiefern waren sie gezwungen, mit den Afrikanern Verhandlungen auf Augenhöhe zu führen? Zentral ist dabei die Frage, wie derlei Solidaraktionen und gemeinsames Handeln organisiert wurden. Die Gemeinschaft der Träger war fluktuierend, oft kamen

während der Reise neue Träger aus durchreisten Regionen hinzu. Was hielt diese multiethnischen Gebilde in Opposition zu ihren europäischen Arbeitgebern zusammen?

Das Camp als Mittelpunkt

Zur Beantwortung dieser Frage rückt der soziale Alltag der Träger in den Blick, zuvorderst das Camp. Der Aufbau des täglichen Lagers nahm mehrere Stunden in Anspruch, weshalb der Marsch bereits gegen Mittag beendet wurde. Das Lager wurde so zentraler Ort des Austauschs. Hier fanden sich die Träger in kleinen Solidargemeinschaften, den *Makambi*, zusammen, die ihre Vorräte teilten und gemeinsam kochten. Ebenso ist das Camp als Ort der Fortbildung zu verstehen, an dem die Träger gegenseitig unterrichteten; gleichzeitig aber auch als Ort des Feierns und des Regelbrechens.

Bei der Betrachtung dieses Alltags drängt sich ein Vergleich auf, den auch schon Zeitgenossen zogen: „Das Leben und Treiben in Tabora ist ein ziemlich zügelloses. Die Karawanen wollen sich hier ausruhen und vergnügen, ähnlich wie die Matrosen in einer Hafenstadt“, schreibt Franz Stuhlmann 1894 über die Ankunft seiner Expedition in der Nyamwezi-Stadt, deren zentrale Lage an den Handelsrouten zum Tanganyika-See und in den Kongo sie tatsächlich zu einer Art Hafen machte: zu einem Umschlagplatz, an dem Karawanen neues Personal anwerben und ihre Vorräte aufstocken konnten. Auf der Reise zwischen solchen Knotenpunkten wurden Karawanen zum selbstbezogenen Mikrokosmos, der durchaus Stuhlmanns Analogie zu Schiffsbesatzungen nahelegt. Während sich viele Träger, stießen sie auf Siedlungen, ähnlich unsittlich wie Matrosen beim Landgang benahmen, ist zu prüfen, ob auch der Alltag der Expedition *ex situ* derartige Vergleiche nahelegt. Es soll erläutert werden, inwiefern sich innerhalb der Expeditionsteilnehmer Strukturen von „Crew Cultures“ mit einem hierarchischen Gefüge finden lassen. Diese können helfen, Gemeinschaftsgefüge und Gruppenbildungen der Träger zu verstehen.

La résistance des porteurs africains dans les expéditions européennes

Quand les Européens commencèrent à entreprendre leurs expéditions sur le territoire africain au milieu du 19^e siècle, celui-ci disposait déjà d'un énorme réseau de voies utilisé par les caravanes. De même que lors des caravanes de marchands, ce sont des forces humaines qui portent la charge des expéditions : c'est notamment le groupe des porteurs qui représente le plus grand nombre de marcheurs parmi toutes les expéditions européennes. En 1886, Henry Morton Stanley par exemple recruta 620 porteurs à Zanzibar pour son expédition de secours à Emin Pacha. Mais le taux de mortalité est exorbitant : presque la moitié des porteurs de Stanley meurt pendant cette expédition. Faim et soif étaient également des compagnons fidèles pendant les expéditions et les corps des porteurs étaient mis à rude épreuve car ils devaient faire des marches de 40 kilomètres chaque jour et porter des bagages de 35 kilogrammes. Cependant, la charge pouvait varier : ils transportaient/transportent de la marchandise ou même des bateaux à vapeur. Aucun des travaux n'était plus humiliant que celui de porter des Européens dans des chaises ou des hamacs. Ainsi, la hiérarchie de la société du microcosme des expéditions se définissait à travers des tâches qui étaient réparties entre les porteurs africains et les Européens, car les premiers recevaient les travaux inférieurs à ceux des Européens.

Avant que le pouvoir officiel des Européens s'impose dans les colonies, les expéditions au milieu du 19^e siècle étaient l'un des premiers moyens de discipliner les Africains selon les besoins des Européens. Une hiérarchisation des sociétés en contact avec les Européens est instaurée et perdure pendant l'époque coloniale. C'est justement lors de la répartition des rôles – les *Noirs* portent les bagages, les *Blancs* la responsabilité – que le discours colonial nous hante avec une force intense. Car si nous regardons de plus près les expéditions, il est évident que les porteurs n'étaient ni objets passifs ni pures victimes des colons blancs. Il s'agit plutôt de leur attribuer un certain pouvoir (*agency*) dans le contexte des expéditions.

En conséquence, le progrès d'une expédition dépendait aussi de la bienveillance de ses porteurs. Ils pouvaient ralentir ou accélérer ou même utiliser le manque d'expérience des Européens pour atteindre leurs propres buts. Ainsi, fréquemment, des revendications d'augmentation de salaire ou d'amélioration de leurs conditions de travail voyaient le jour. Les demandes se sont souvent terminées en conflit, l'une des méthodes de combat était la grève, un moyen de pression énorme qui servait de même au prolétariat européen au moment des luttes sociales.

La solidarité entre nombreux groupes de porteurs était l'élément clé qui permettait des actions collectives contre les employeurs européens. Souvent, la pression exercée par les porteurs était tellement forte que les Européens n'avaient d'autre possibilité que de céder aux revendications des

porteurs. A l'inverse, si les Européens persistaient dans leurs attitudes, cela pouvait mener à la fin de l'expédition. Parfois les porteurs désertaient en collectif comme l'exemple de l'explorateur belge Jérôme Becker le montre, à qui un domestique capturé répond : « Vous dites que lorsque nous servons les Blancs, nous sommes libres. Eh bien ! J'ai fait comme un homme libre. Je me suis sauvé ». Bien que les administrations coloniales allemande et anglaise tentent de prévenir les désertions par garant issu de la famille et par des contrats formalisés, ces mesures ne garantissent pas le pouvoir des Européens. En 1891, les porteurs d'Eugen Zintgraff désertent et accusent Zintgraff de violer le traité. Ils exigent un paiement compensatoire dans une lettre de réclamation dirigée au consul allemand.

La résistance des porteurs peut être étudiée à l'aide d'exemples comme l'expédition de Zintgraff. Nous devons nous intéresser à la question de la fréquence de ces grèves et des succès qu'elles ont pu rencontrer. Pour ceci, il est indispensable d'étudier l'organisation des grèves et des autres actions collectives effectuées par les porteurs dans la communauté fluctuante des expéditions, de nouveaux porteurs étaient en effet engagés tout au long des voyages. Comment ces formations multiethniques pouvaient être solidaires et s'opposer à leurs employeurs ? Qui pouvait devenir porte-parole des porteurs ?

Pour tenter de répondre à ces questions, une analyse du quotidien des expéditions paraît particulièrement intéressante, surtout la vie dans les campements. Nous discuterons de la possible existence d'analogies entre les micro-sociétés des porteurs et celles des équipages pour comprendre l'organisation du quotidien et de l'ordre du groupe afin d'envisager des parallèles éventuels entre la hiérarchisation dans le microcosme des « Crew Cultures » et celui des expéditions.

Pour contraster avec cette étude, nous pouvons travailler sur les méthodes des Européens pour empêcher les grèves et les désertions afin d'interroger la force coloniale. Les Européens se virent-ils forcés de négocier avec les Africains, les considérant alors sur un pied d'égalité, du moins concernant les salaires et les conditions de travail ?



Clemens Gütl

Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien

In Diensten des österreichischen Kolonialismus: Rekonstruktion der Lebensgeschichte von Mori Duise

Zwischen Oktober 1911 und April 1912 fand unter der Leitung des Wiener Architekten Rudolf Kmunke eine Afrikaexpedition nach „Britisch-Ostafrika“ statt. Das öffentlich deklarierte Hauptziel der vier Teilnehmer aus der k. u. k.-Monarchie war die „Erforschung des Elgonkraters und der noch unbetretenen Ugandagebiete“. Für die österreichischen Wissenschaften sammelten sie diverse Informationen und Daten, Alltagsgegenstände, Pflanzen und Tiere. Die Teilnehmer fotografierten aber auch, sie filmten und hatten einen Phonographen mit, der ihnen von der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien leihweise zur Aufzeichnung von Sprachen und Musik zur Verfügung gestellt worden war. Der begleitende Expeditionsarzt führte während der Reise an den afrikanischen Trägern Menschenversuche durch, über die er bis knapp vor seinem Tod in zahlreichen Zeitschriften publizierte und deren Ergebnisse er als Basis zur Etablierung einer selbständigen Disziplin heranziehen wollte, der „Rassenphysiologie“.

Die Expedition wurde vom Wiener Architekten Rudolf Kmunke initiiert und geleitet, der 1913 darüber das ausführliche – und schon damals mehrfach kritisierte – Reisewerk „*Quer durch Uganda*“ veröffentlichte. Die Forschungsreise wird wissenschaftlich jedoch erst seit kurzer Zeit von Vertretern aus der Geschichte und Germanistik wahrgenommen, war aber bereits 2005 vom Schriftsteller Max Blaeulich im ersten Band einer Buch-Trilogie mit dem Titel *Kilimandscharo zweimeteracht* literarisch aufgearbeitet worden. Die Charaktere seiner Romanfiguren („Krumpke“, „Stackler“, „Kranich“ und „Weiss“) entsprechen den tatsächlichen „österreichischen“ Expeditionsteilnehmern Rudolf Kmunke, Robert Stigler, Richard Štorch und Johann Schwarzer. Im Vorwort zum dritten Band seiner Romanreihe (*Stackler oder Die Maschinerie der Nacht*) sah sich Blaeulich alledings nach einiger Kritik zur expliziten Klarstellung genötigt, dass seine Figuren als „literarische Gestalten“ zwar Ähnlichkeiten mit „lebenden oder toten Vorbildern“ hätten, aber „nie die Figur als Ganzes“ betreffen. Im Anschluss an die Reise kamen zwei afrikanische Träger der Expedition mit nach Wien, wo sie von Stigler weiteren Menschenversuchen unterzogen wurden. Im Phonogrammarchiv entstanden mit ihnen

außerdem Tonaufnahmen, die wahrscheinlich als einzige „authentische“ Quellen in Wachsplatten verewigte Aussagen und Lieder des Dholuo-Sprechers Mori Duise und des Luganda-Sprechers Simon Kasajja enthalten. Seit ihrer Entstehung wurde ihnen mehr als 100 Jahre keine Beachtung mehr geschenkt.

Bezugnehmend auf Kernfragen, die in der Ausschreibung des Themas zu diesem internationalen Kolloquium über die Rezeption von Trägern in der Kolonialgeschichte formuliert worden sind, wird sich der Vortrag in einem ersten Schritt zunächst unter Anwendung eines quellenkritischen historischen Zugangs um eine differenzierte Rekonstruktion der bis zu 200 afrikanischen Träger bemühen, welche 1911/1912 in unterschiedlicher Zusammensetzung und Zahl die in Etappen organisierten Märsche der k. u. k.-Expedition durch Regionen im heutigen Staat Uganda begleitet hatten. Im Zentrum dieses Abschnitts der Präsentation soll die Kontextualisierung ausgewählter Quellen stehen, die vor dem Hintergrund des britischen Kolonialismus zum einen, aber, mindestens ebenso wichtig, vor einer notwendigen (Neu-)bewertung ihres Zusammenhangs mit kolonialen Strukturen, Denken und Handeln in Österreich-Ungarn erfolgen wird, das bekanntermaßen formell keine Kolonialmacht in Afrika war.

In den Mittelpunkt der Betrachtungen wird jedoch in einem ausführlicheren zweiten Teil die individuelle Lebensgeschichte des Expeditionsbegleiters Mori Duise gestellt. Dafür werden u. a. historische Fotografien und Tonaufnahmen aus den Jahren 1912 und 1913, unveröffentlichte handschriftliche Quellen, aktuelle Zeitzeugen-Interviews, sowie die wissenschaftshistorisch aufschlussreichen Schriften von Robert Stigler und der literarische Text des erwähnten historischen Romans von Max Blaeulich für die Analyse herangezogen werden.

Aux services du système colonial autrichien : reconstitution de l'histoire de Mori Duise

Entre octobre 1911 et avril 1912 a lieu une expédition en « Afrique orientale anglaise » sous la direction de l'architecte viennois Rudolf Kmunke. Officiellement, l'objectif principal déclaré des quatre participants de la monarchie austro-hongroise consiste à « explorer le cratère du volcan Elgon et l'Ouganda, région encore inexplorée ». Les scientifiques autrichiens, quant à eux, doivent rassembler diverses informations, données, objets du quotidien, plantes et animaux.

Les membres de l'expédition prennent aussi des photos et filment leur expédition, ils disposent avec eux d'un photographe envoyé par l'académie impériale des sciences de Vienne pour répertorier les langues et les musiques locales. Le médecin qui les accompagne réalise des expérimentations humaines sur les porteurs africains qu'il publie peu avant sa mort dans de nombreuses revues et dont les résultats lui servent de base pour l'établissement d'une discipline indépendante, « la physiologie des races ».

L'expédition a été programmée et dirigée par l'architecte viennois Rudolf Kmunke, qui en 1913 publie « Quer durch Uganda » (Traversée de l'Ouganda), un livre de voyage détaillé et déjà très critiqué à l'époque. Ce voyage n'est perçu que depuis peu par les historiens et les germanistes comme une expédition scientifique, malgré une relecture en 2005 par l'écrivain Max Blaeulich dans le premier volume d'une trilogie portant le nom de « Kilimandscharo zweimeteracht » (Le Kilimandscharo, deux mètres huit). Les traits de caractère de ses personnages („Krumpke“, „Stackler“, „Kranich“ und „Weiss“) correspondent aux membres autrichiens de l'expédition Rudolf Kmunke, Robert Stigler, Richard Štorch und Johann Schwarzer. Dans la préface du troisième tome de sa trilogie (Stackler ou la machinerie nocturne), Blaeulich a dû se justifier face à certains critiques admettant que ses personnages pouvaient avoir des ressemblances avec des personnes vivantes ou mortes mais que ces ressemblances ne constituaient jamais la totalité de la personnalité de ses personnages.

A la suite du voyage, deux porteurs africains accompagnent le groupe jusqu'à Vienne où Stigler leur fait subir d'autres séries d'expériences. Dans les archives de phonogrammes apparaissent également des enregistrements audios, des témoignages et des chansons de Mori Duise et de Simon Kasajja, respectivement porte-parole de Dholuo et du Longanda, immortalisés dans des plaques de cire et vraisemblablement seules sources authentiques.

Depuis leur création, il y a plus d'un siècle, ces sources n'ont pas été analysées. En référence aux questions centrales formulées dans l'appel lancé sur le thème de ce colloque concernant la réception des porteurs pendant la période coloniale, nous nous intéressons tout d'abord aux porteurs africains qui accompagnaient les marches organisées en plusieurs étapes de l'expédition austro-hongroise à travers les régions de l'état actuel d'Ouganda. Selon des sources historiques reconnues, il s'agissait d'environ 200 porteurs, leur nombre et leur composition variant entre 1911 et 1912.

Lors de notre présentation, nous nous pencherons sur la contextualisation des sources choisies, d'abord dans la perspective du colonialisme britannique et d'autres puissances coloniales, avant d'en arriver à une (ré)évaluation nécessaire de leurs relations avec les structures, la pensée et le commerce colonial de l'Autriche-Hongrie qui n'était pas, officiellement, une puissance coloniale en Afrique.

Toutefois, dans une seconde partie plus détaillée, nous nous intéressons à la vie privée de Mori Duise par le biais d'une étude de photographies historiques, d'enregistrements de 1912 et de 1913, d'écrits inédits, d'interviews, ainsi qu'à travers les écrits de Robert Stigler et les textes littéraires du roman de Max Blaeulich.



Niels Hollmeier

Heinrich Heine Universität Düsseldorf

„Von Trägern und Askari – Heia Safari!“ – Symbolik und Repräsentation von afrikanischen Hilfskräften und -soldaten im Kolonialspielfilm, 1917-1943

Neben einer kurzen Einführung zur Filmgeschichte und den ersten kolonialen Produktionen legt der Vortrag sein Hauptaugenmerk auf die propagandistischen Kolonialspielfilme zwischen 1917 und 1943. Dargestellt werden soll die spezielle Symbolik und Repräsentation schwarzer Träger und Askaris, insbesondere in den Produktionen der Weimarer Republik und des NS-Staates. Welche Bedeutung kommt ihnen hier zu? Übernehmen sie tragende, aktive oder eher unbedeutende, passive Rollen? Von Interesse ist nicht zuletzt die Bestimmung von Entwicklungen und Zäsuren innerhalb dieses speziellen Genres.

Schon zu Beginn der Kinematografie waren Aufnahmen aus fernen Ländern bei europäischen Regisseuren und Kinogängern begehrt. Die mehrheitlich nicht-fiktionalen (Kurz-)Filme wurden „zum Reise-Ersatz“ (Wolfgang Fuhrmann: Propaganda und Unterhaltung. Kolonialismus im frühen Kino, in: Ingo Warnke (Hg.): Deutsche Sprache und Kolonialismus. Aspekte der nationalen Kommunikation 1884-1919, Berlin/New York 2009, S. 349-364, S. 351) und widmeten sich vor allem den afrikanischen Kolonien. Mit Ausbruch des Ersten Weltkrieges endete jedoch vorerst die Herstellung von „exotischen“ Reisebildern und es entstanden – auch als Antwort auf die alliierten Propaganda- und „Hunnenfilme“ wie „Mort au champ d'honneur“ oder „The Kaiser, the Beast of Berlin“ – propagandistische Spielfilme. Darunter befanden sich ebenfalls die ersten tatsächlich realisierten Kolonialspielfilme, namentlich „Der Verräter“ (1917), „Farmer Borchardt“ (1918) und „Der Gefangene von Dahomey“ (1918).

Nach Ende des Weltkrieges wagte sich erst Mitte der 1920er wieder ein Regisseur an eine größere deutsche Kolonialproduktion. So drehte Conrad Wiene den Propagandafilm „Ich hatt' einen Kameraden“, dessen Premiere auf der Hamburger Reichskolonialwoche im Juli/August 1926 einen Höhepunkt der Veranstaltung darstellte. (Vgl. Tobias Nagl: Die unheimliche Maschine. Rasse und Repräsentation im Weimarer Kino, München 2009, S. 503ff.) Eine besondere filmische Hervorhebung bei den dargestellten militärischen Auseinandersetzungen des Weltkrieges in Afrika gilt dabei den Askaris. Interessant ist vor allem, dass diese in die weiße Gemeinschaft integriert werden. Auf die Frage ihres Offiziers, ob sie bereit wären, deutschen Boden zu verteidigen, antworten sie lakonisch: „Herr Major! Wir sind Deutsche!“ (Zitiert nach Nagl: Maschine, S. 488) Durch diese künstlerische Gestaltung versucht Wienes Produktion die den Deutschen vorgeworfene Unfähigkeit zur Kolonisation zu entkräften. Einen ähnlichen Weg geht der nur wenige Jahre später entstandene Spielfilm „Die Reiter von Deutsch-Ostafrika“ (1934) von Herbert Selpin. Weniger in Worten, vielmehr in aussagekräftigen Bildern hebt er die Kameradschaft der deutschen Askaris hervor. In einer bemerkenswerten Szene gegen Ende des Films nimmt sich der Schwarze dem zu keiner Aktion mehr fähigen Weißen selbstlos an. So ist die deutsche Reitertruppe durch den Feind von jeglicher Versorgung abgeschnitten, dennoch gelingt es einem Boten, das dringend benötigte Wasser zu überbringen. Während sich alle um den Wasserbeutel scharen, kümmert sich der Askari als einziger selbstlos um den auf seinen Beinen liegenden weißen Kameraden. Ein von kolonialer Macht herrschaftsfreier Augenblick, in dem der Kolonisator vollkommen vom Kolonisierten abhängig ist. Ein derartiges Abhängigkeitsverhältnis findet sich in den beiden letzten propagandistischen Kolonialspielfilmproduktionen „Carl Peters“ (1941), ebenfalls von Herbert Selpin, und „Germanin – Die Geschichte einer kolonialen Tat“ (1942/43) von Max Kimmich nicht mehr. In Selpins zweiter Produktion mit kolonialem Hintergrund dient der Schwarze zwar noch als Träger und Dolmetscher,

ihm wird aber weder in den Redebeiträgen noch visuell eine größere Bedeutung zuteil. Die Afrikaner begleiten die Expeditionsgruppe fortan nur noch als schmückendes Beiwerk. Auch in Kimmichs erstem und einzigen Kolonialspielfilm erscheint die Figur des Trägers und Askaris nur noch rudimentär. Schwarze fungieren in dem von der Schlafkrankheit heimgesuchten Afrika lediglich als Übermittler von Botschaften und zum Transport anderer kranker Afrikaner. Die scheinbar technisch und kulturell Unterlegenen können auf die medizinische Hilfe der Weißen mit nichts als bloßer Anerkennung und Dankbarkeit antworten. Aus den zu Beginn der Kolonialspielfilme wichtigen Trägern und wehrhaften Askaris, welche sich selbst noch als Deutsche bezeichnen durften, werden am Ende hilflose Statisten.

« Porteurs et Askari – Heia Safari ! » – Symbolique et représentation des porteurs et des soldats dans le film colonial, 1917-1943

Suite à une courte introduction sur les films historiques, et aux premières productions coloniales, l'exposé mettra l'accent sur les films propagandistes entre 1917 et 1943. Nous évoquerons notamment la symbolique et la représentation des porteurs et soldats noirs dans le cadre des productions cinématographiques de la République de Weimar et du Troisième Reich. Que signifient ces représentations ? Ces soldats ont-ils des rôles majeurs et actifs ou futiles et passifs ? Il est également intéressant de déterminer les césures au sein de ce genre spécial.

Dès le début de la cinématographie, les prises de vues de pays exotiques ont été très recherchées. Les films documentaires servaient de substitut au voyage (Wolfgang Fuhrmann: « Propaganda und Unterhaltung. Kolonialismus im frühen Kino », in: Ingo Warnke (Ed.): *Deutsche Sprache und Kolonialismus. Aspekte der nationalen Kommunikation 1884-1919*, Berlin/New York 2009, S. 349-364, S. 351) et ils étaient généralement dédiés aux colonies africaines. Avec le déclenchement de la Première Guerre Mondiale, la production des images « exotiques » prenait fin et fut remplacée par des films propagandistes – principalement en écho aux films alliés propagandistes et aux « films des Huns » tels que *Mort au champ d'honneur* ou *The Kaiser, the Beast of Berlin*. Dans le lot, apparurent également les premiers films coloniaux, notamment *Der Verräter (Le Traître, 1917)*, *Farmer Borchardt (Cultivateur Borchardt, 1918)* et *Der Gefangene von Dahomey (Le Prisonnier de Dahomey, 1918)*.

Après la Grande Guerre, Conrad Wiene fut le premier réalisateur à oser produire un film colonial. La première de *Ich hatt' einen Kameraden (J'avais un Camarade, 1926)* a été une apogée pendant la semaine coloniale à Hambourg en juillet/août 1926. (Vgl. Tobias Nagl: *Die unheimliche Maschine. Rasse und Repräsentation im Weimarer Kino*, München 2009, S. 503ff.) Au sein de l'action du film, une mise en relief particulière concerne les soldats africains. Le fait qu'ils soient intégrés au sein de la communauté blanche est très intéressant. Lorsque leur officier leur demande s'ils sont disposés à défendre le sol allemand, ils répondent laconiquement : « Monsieur Major, nous sommes des Allemands ! » (Zitiert nach Nagl: *Maschine*, S. 488). A travers cette conception artistique, la production de Wiene essaie de démentir l'idée selon laquelle les Allemands sont incapables de coloniser et civiliser un territoire.

Le film *Die Reiter von Deutsch-Ostafrika (Les cavaliers de l'Afrique de l'Est allemand, 1934)* de Herbert Selpin tente la même approche quelques années plus tard. Il met la camaraderie des soldats africains en évidence. Dans une scène remarquable, le soldat noir aide avec désintéret son camarade blanc. La troupe de cavaliers est privée de toute alimentation mais un coursier réussit à ramener l'eau à l'unité. Alors que tout le monde se regroupe autour du sac d'eau, seul le soldat africain se soucie de son camarade blanc en face de lui. C'est un extrait du film qui est dénué de puissance coloniale. On ne retrouvera plus une telle camaraderie dans les derniers films coloniaux *Carl Peters (1941)*, ainsi que dans ceux de Herbert Selpin, et *Germanin – Die Geschichte einer kolonialen Tat (Germanin – L'histoire du acte colonial, 1942/43)* de Max Kimmich. Dans la deuxième production coloniale de Selpin le personnage noir sert de porteur et d'interprète, mais il n'a pas une grande valeur visuelle. Il ne parle guère.

Dorénavant le Noir est un accessoire ornemental. Dans le film de Kimmich, le porteur et soldat africain apparaît également de manière rudimentaire. Il agit comme porteur de messages et il est utilisé pour le transport de malades. Les importants porteurs et les vaillants soldats africains des débuts du film colonial se définissant eux-mêmes comme allemands, deviennent finalement à la fin des figurants abandonnés.

Sylvie Kandé

Suny Old Westbury, New York

Le roman d'Étienne Goyémidé, *Le Silence de la forêt*, et le film éponyme de Bassek Ba Khobio

Mon intervention mettra en regard le roman d'Étienne Goyémidé, *Le Silence de la forêt* (Hatier, 1984) et le film éponyme de Bassek Ba Khobio, réalisé en 2003. Il y est question de la soudaine et longue retraite de Gonaba, un fonctionnaire centrafricain hédoniste et corrompu, dans une communauté babinga/pygmée – expérience qui ne manque pas de le métamorphoser durablement.

Parmi les nombreux exemples de réécriture que le traitement cinématographique a fait subir au récit de Goyémidé, celui qui a tout particulièrement retenu mon attention concerne le Babinga que Gonaba rencontre dans la petite ville de Bilolo où il fait une tournée d'inspection. Dans le roman de Goyémidé, Manga est un personnage complexe qui accepte le statut temporaire d'esclave imposé à lui par les « grands hommes » de Bilolo, à seule fin de parfaire l'étude ethnologique qu'il en a subrepticement entrepris. Il accueille d'ailleurs avec intérêt la proposition de logement dans la capitale que lui fait Gonaba qui, tout à sa quête nativiste, cherche lui-même à s'introduire chez les Babinga. Catalyseur du projet de Gonaba, Manga disparaît rapidement du récit.

Dans le film de Bassek Ba Khobio par contre, Manga est recruté par Gonaba comme « porteur », avec mission de le conduire dans la forêt des pluies à la communauté babinga dont il est issu. Chemin faisant, Manga l'initiera aux règles de la forêt et aux mythes babinga. La défection de cet Hermès met la vie de Gonaba en danger et le prive d'interprète auprès des Babinga.

Pour cette conférence, je souhaite étudier l'importance narratologique du « porteur pygmée » dans le film de Ba Khobio, mais aussi souligner l'ambiguïté d'une situation où le « porté » n'est pas européen et le « portage » est postcolonial.

Der Roman *Le Silence de la forêt* von Étienne Goyémidé und der gleichnamige Film von Bassek Ba Khobio

Im Zentrum meines Beitrags soll der Roman *Le Silence de la forêt* von Étienne Goyémidé (Hatier 1984) sowie der gleichnamige Film von Bassek Ba Khobio stehen, der 2003 gedreht wurde. Es geht um den ebenso plötzlichen wie lang andauernden Rückzug Gonabas, eines hedonistischen und korrupten Beamten in Zentralafrika, der Teil einer Babinga/Pygmeen-Gemeinschaft wird. Dies wird zu einer Erfahrung, die ihn dauerhaft verändert.

Unter den vielen Beispielen für die cinematographische Umschreibung, die der Text von Goyémidé erfahren hat, hat vor allem diejenige meine Aufmerksamkeit auf sich gezogen, die Babinga betrifft. Diesen trifft Gonaba in der kleinen Stadt Bilolo, zu der er eine Inspektionsreise unternommen hat. In Goyémidés Roman ist Manga eine komplexe Figur, die den zeitweiligen Status als Sklave akzeptiert, den ihm die « grossen Männer » von Bilolo auferlegt haben. Er verfolgt damit einzig das Ziel, die ethnologische Studie zuende zu führen, an die er sich heimlich gemacht hat. Er nimmt im Übrigen mit grossem Interesse den Vorschlag eines Wohnortwechsels hin zur Hauptstadt auf, den Gonaba ihm macht. Gonaba ist bei seiner nativistischen Suche selbst bestrebt, sich bei den Babinga einzugliedern. Als Katalysator von Gonabas Projekt verschwindet Manga schnell aus dem Text.

In dem Film von Bassek Ba Khobio wird Manga hingegen von Gonaba als „Träger“ angeheuert, und zwar mit der Aufgabe, ihn im Regenwald zu führen und bis zur Gemeinschaft der Babinga zu bringen, von der er abstammt. Bei dieser Reise führt ihn Manga in die Regeln des Waldes und in die Mythen der Babinga ein. Die Abwesenheit dieses Hermes bringt das Leben Gonabas in Gefahr und nimmt ihm bei den Babinga den Übersetzer.

Für die Konferenz möchte ich die narratologische Bedeutung des „Pygmeen-Trägers“ in Ba Khobios Film untersuchen, zugleich aber auch die Ambivalenz einer Situation unterstreichen, in der der „Getragene“ kein Europäer ist und das „Trägerwesen“ sich als postkoloniales darstellt.

Der Träger als Individuum und Kulturvermittler? Überlegungen zum täglichen Miteinander von Touristen und ihrem Personal im kolonisierten Afrika

In meinem Beitrag möchte ich am Beispiel dreier illustrierter Reiseberichte des beginnenden 20. Jahrhunderts einige Fragen aufwerfen, die sich dem Wissens- und Kulturtransfer sowie Individualisierungstendenzen im Diskurs über den „Anderen“ widmen. Träger sind ja *de facto* Kultur- und Wissensvermittler – wie auch die Reisenden, die den Daheimgebliebenen über ihre Abenteuer schriftlich und im Bild berichten. Der Unterschied zwischen den beiden besteht darin, dass die publizierenden Reisenden ihre Mittlerrolle gewollt und nachweislich bewusst wahrnehmen, Träger hingegen zuerst meist „Mittler ohne Absicht“ (Colin/Umlauf 2013) sind, da sich ihre Rolle als Wissens- und Kulturvermittler erst aus ihrer ursprünglichen Aufgabe des Tragens (des Gepäcks, des Reisenden selbst) heraus ergibt. Aus Perspektive des Reisenden waren die Träger, wie auch der Rest des Personals, das heißt Köche, Dolmetscher oder *Boys*, diejenigen Einheimischen, mit denen er den intensivsten Kontakt hatte. Es sind also zuerst die Verhaltensweisen der Träger, die dem schreibenden und fotografierenden Privatreisenden als Modell für *den* „Anderen“ dienen. Umgekehrt war es natürlich genauso: die Afrikaner, die als Koch, Dolmetscher, *Boy* oder Träger mit Europäern unterwegs waren, lernten deren Verhaltensweisen aus nächster Nähe kennen – unter für beide Seiten oft äußerst schwierigen Bedingungen. Die Frage stellt sich also, inwieweit diese Mittlerrolle der einen und der anderen auch als solche wahrgenommen und bewertet wurde – auf beiden Seiten, wobei hier aus forschungspragmatischen Gründen nur auf *eine* Perspektive eingegangen werden kann, nämlich auf diejenige europäischer Privatreisender, die in illustrierten Reiseberichten in Buchform über ihre Abenteuer Bericht erstatteten.

Aus diesem Erkenntnisinteresse ergeben sich zahlreiche Fragen, die ich anhand der Reiseberichte *Auf dem Kriegspfad gegen die Massai. Eine Frühlingfahrt nach Deutsch-Ostafrika* von Friedrich Kallenberg aus dem Jahr 1892, *Voyages en Afrique* von Hélène de France Duchesse d’Aoste aus dem Jahr 1913 und *Voyage au Congo* von André Gide und Marc Allégret aus dem Jahr 1928 erörtern möchte. Da es sich um Privatreisende, d.h. also Touristen, handelt, die weder militärische noch kommerzielle oder politische Ziele verfolgten, sondern sich aus reiner Neugierde nach Afrika aufmachten, ist hypothetisch davon auszugehen, dass sie sich für den „Anderen“, und also auch für ihre Träger, interessierten. Diese Hypothese führt zu einer nächsten, dass es nämlich in diesen Reisebeschreibungen vermehrt zu Individualisierungstendenzen kommt, wenn es um die Darstellung von Trägern, Köchen oder Dolmetschern geht und dadurch deren Rolle als Wissens- und Kulturvermittler hervorgehoben wird. Im Zentrum meiner Überlegungen steht also der persönliche Kontakt zwischen Reisenden und Bereisten, das menschliche Miteinander in einem *a priori* entspannten Kontext und wie dieses in den vorliegenden illustrierten Reiseberichten reflektiert wird.

Le porteur, individu et médiateur de culture ? Réflexions sur les relations entre touristes et porteurs dans l’Afrique colonisée

A l’exemple de trois récits de voyages illustrés du début du 20^e siècle, j’aimerais soulever quelques questions qui traitent de transferts culturels et de savoir ainsi que des tendances à l’individualisation dans le discours au sujet des « Autres ». Les porteurs sont *de facto* des médiateurs culturels et de savoir, comme les voyageurs qui relatent, par écrit et par des images, leurs aventures à ceux restés au pays. La différence entre les deux consiste à ce que les voyageurs incarnent leur rôle d’intermédiaire de façon délibérée, justifiée et consciente, les porteurs par contre sont d’abord « des médiateurs dénués d’intention » (Colin, édition 2013) étant donné que leur rôle de médiateur ne se dégage qu’à partir de leur tâche initiale, le portage (de bagages, de voyageurs).

Du point de vue des voyageurs, les porteurs étaient, tout comme le reste du personnel, c’est-à-dire les cuisiniers, les interprètes, ou les « boys », les natifs avec qui ils avaient le contact le plus intense.

C’est donc tout d’abord le comportement des porteurs dont les touristes, immortalisant leur voyage en photo ou par écrit, se servent comme modèle pour décrire les « Autres ». Et de l’autre côté, c’était exactement la même chose : les Africains qui étaient en voyage avec les Européens, ont appris à

connaître le comportement de ceux-ci de plus près – souvent dans des conditions difficiles pour les deux camps. On peut alors se poser la question suivante : dans quelle mesure ce rôle de médiateur des uns et des autres a pu être ainsi perçu et apprécié – des deux côtés ?

Ici, nous devons nous restreindre à un seul point de vue, à savoir celui des touristes européens qui ont restitué leurs aventures dans des récits de voyages illustrés sous forme de livre.

Trois exemples nous serviront d'appui : *Auf dem Kriegspfad gegen die Massai. Eine Frühlingsfahrt nach Deutsch-Ostafrika* (Sur le sentier de la guerre contre les Massais. Un voyage de printemps en Afrique orientale allemande) de Friedrich Kallenberg, publié en 1892, *Voyages en Afrique* d'Hélène de France Duchesse d'Aoste publié en 1913 et *Voyage au Congo* d'André Gide et de Marc Allégret publié en 1928. Comme il s'agit de voyages d'agrément, c'est-à-dire de voyages touristiques ne servant aucun but militaire, commercial ou politique, mais ceux de personnes qui partaient par pure curiosité en Afrique, on peut alors émettre l'hypothèse selon laquelle ils se sont intéressés aux « Autres », donc aussi aux porteurs. Cette hypothèse nous conduit à une autre, notamment que cette curiosité entraîne une augmentation de la tendance à l'individualisation dans les récits de voyage, particulièrement quand il s'agit de la représentation des porteurs, des cuisiniers ou des interprètes dont les rôles de médiateurs de savoir sont mis en avant. C'est donc la mise en discours du contact *humain* entre touristes et porteurs qui se trouve au cœur de nos réflexions.



Sylvère Mbondobari

Université Omar Bongo Libreville / Université de la Sarre

Pour une histoire culturelle du porteur. Représentations collectives et pratiques discursives

La mission de l'Ouest africain (1883-1885) organisée et entreprise par Pierre Savorgnan de Brazza est l'une des plus importantes de l'histoire coloniale française puisqu'elle aboutira à la prise de possession de l'Afrique centrale et à la création de l'Afrique Equatoriale Française (AEF). Or, si du point de vue des colonisateurs, cette épopée africaine est une réussite que l'on expose avec fierté dans les récits de voyage, elle constitue un désastre pour certaines populations locales obligées d'offrir aux explorateurs les indispensables porteurs. Dans une lettre du 28 août 1885, Fourneau relate son voyage dans *l'Ofooué* (Gabon) en ces termes : « [...] Le 12 août, je quittais le poste d'Achuka en compagnie du chef de ce poste, le quartier maître Crochet, de l'interprète Damba, de deux Laptots et de quelques Pahouins et Loangos portant nos colis et nos marchandises ; de plus, le chef okandais Mongué nous accompagnait aussi à titre d'interprète ».

Les porteurs sont donc à côté de l'interprète un maillon important de la conquête coloniale. Notre communication, qui portera essentiellement sur *La mission de l'Ouest africain* (1883-1885), se présente comme une histoire culturelle (*Kulturgeschichte*) du porteur, qui étudierait à la fois les représentations collectives, et les pratiques discursives qui construisent ce personnage. Il s'agira à travers une lecture des lettres et rapports de mission de construire/reconstruire l'habitus du porteur type, en mettant l'accent sur les conditions de leur recrutement, leur condition de travail ainsi que sur les relations qu'ils entretiennent avec les colons et les autres peuples de la région.

1. Le porteur : une invention coloniale ?

Si le portage ne naît pas avec la colonisation, force est de reconnaître que c'est la mission colonisatrice qui va l'organiser, le développer et le systématiser. La pénétration de l'intérieur de l'Afrique et le trafic de marchandises de traite ne pouvait se faire sans cette main-d'œuvre bon marché mais très aléatoire. Pour les populations réquisitionnées, le portage fut selon les cas, un moyen d'enrichissement personnel ou une perte de la liberté.

2. La Mission de l'Ouest africain et la question du transport.

La Mission de l'Ouest africain conduite par Pierre Savorgnan de Brazza fut l'une des plus importantes expéditions coloniales françaises puisqu'elle est à l'origine de la création de l'Afrique Equatoriale Française. Dans sa recherche d'une voie de navigation traversant l'Afrique d'ouest en est, Pierre Savorgnan sera en permanence confronté au problème de transport dans un milieu naturel et humain très hostile. Pour remplir sa mission il mettra en place des stratégies, parfois contraignantes et violentes, pour recruter des porteurs.

3. Portage et anthropologie culturelle : les peuples de l'Ogooué

La lecture des rapports de mission de Pierre Savorgnan de Brazza fait apparaître une classification des peuples selon leur habileté au portage. Alors que certains peuples apparaissent comme fiables, dociles et honnêtes, d'autres font l'objet de toutes les méfiances. Un autre critère est celui de l'endurance.

4. Enjeux du portage pour la réussite de la mission colonisatrice

Une analyse des rapports de La Mission de l'Ouest africain révèle que le portage est un élément fondamental pour la réussite de la mission colonisatrice. Parce qu'il n'y a pas de voie de communication et que la colonisation est d'abord fondée sur un échange de marchandise (marchandise de traite), les colons ne peuvent se passer de cette précieuse main-d'œuvre. Toutefois, ces opérations de recrutement ont pour conséquence la déstructuration des sociétés africaines, l'affaiblissement des économies locales et l'avènement de nouvelles hiérarchies sociales.

Für eine Kulturgeschichte des Trägers. Kollektive Repräsentationen und diskursive Praktiken

Die Westafrikanische Mission (1883-1885), die von Pierre Savorgnan de Brazza organisiert wurde, ist eine der wichtigsten der französischen Kolonialgeschichte, denn sie führte zur Inbesitznahme Zentralafrikas und zur Schaffung der AEF (= Afrique Equatoriale Française, d.h. Französisch-Äquatorialafrika). Vom Standpunkt der Kolonisatoren aus ist dieses afrikanische Heldenepos ein Erfolg, den man in Reiseberichten voller Stolz besang. Für bestimmte Bevölkerungsgruppen vor Ort bedeutete er hingegen eine Katastrophe, denn sie wurden gezwungen, den Entdeckern die Träger zur Verfügung zu stellen, auf die man notwendig angewiesen war. In einem Brief vom 28. August 1885 berichtet Fourneau von seiner Reise in Ofooué (Gabon), und zwar mit den folgenden Worten: „[...] Am 12. August bin ich zusammen mit dem Leiter der Station sowie mit dem Quartiermeister Crochet, dem Dolmetscher Damba, mit zwei Laptots sowie einigen Pahouin und Loangos, die unsere Pakete und unsere Waren zu tragen hatten, von der Station Achuka aufgebrochen. Außerdem begleitete uns als Dolmetscher der okandische Chef Monguééné.“

Die Träger sind also neben dem Dolmetscher ein wichtiges Element der kolonialen Eroberung. Unser Beitrag, der sich hauptsächlich mit der *Mission de l'Ouest africain* (1883-1885) beschäftigt wird, versteht sich als einer zur Kulturgeschichte der Träger. Es geht also darum, sowohl die kollektive Darstellung als auch die diskursiven Praktiken zu untersuchen, die das Bild dieser Figur herstellen. Die Analyse von Briefen und Berichten der Mission verfolgt das Ziel, den Habitus des durchschnittlichen Trägers zu konstruieren und zu rekonstruieren. Der Akzent wird auf den Bedingungen ihrer Anheuerung, ihren Arbeitsbedingungen sowie auf dem Verhältnis liegen, das sie zu den Kolonisierenden sowie anderen Bevölkerungsgruppen der Gegend unterhielten.

1. Der Träger : eine koloniale Erfindung ?

Wenn auch das Trägerwesen nicht mit der Kolonialisierung ihren Anfang nahm, so ist doch festzuhalten, dass es die kolonialisatorische Mission ist, es zu organisieren, weiterzuentwickeln und zu systematisieren. Das Eindringen ins Innere des afrikanischen Kontinents und der Handel mit Waren konnte ohne diese billige, doch zufallsbedingte Arbeitskraft nicht auskommen. Für die Bevölkerung, die für diese Arbeit herangezogen wurde, stellte das Tragen entweder ein Mittel der persönlichen Bereicherung oder aber einen Freiheitsverlust dar.

2. Die Mission de l'Ouest africain und die Transportfrage

Die Mission de l'Ouest africain, die von Pierre Savorgnan de Brazza geleitet wurde, war eine der wichtigsten, französischen Kolonialexpeditionen, denn sie bildete die Grundlage für die Schaffung von Französisch-Äquatorialafrika. Bei seiner Suche nach einem beschiffbaren Weg, der Westafrika durchqueren sollte, war Pierre Savorgnan permanent mit Transportproblemen konfrontiert, und dies in einer natürlichen und menschlichen Umwelt, die ihm feindlich gesonnen war. Um seinen Auftrag zu erfüllen, erfand er Strategien zur Rekrutierung von Trägern, die mitunter auf Zwang und Gewalt beruhten.

3. Trägerwesen und Kulturanthropologie

Die Lektüre der Missionsberichte von Pierre Savorgnan de Brazza verdeutlicht eine Klassifikation unterschiedlicher Völker, die auf ihrer Fähigkeit zum Tragen fußt. Während einige

Völker als schwach, duldsam und ehrlich erscheinen, wird anderen großes Misstrauen entgegengebracht. Ein weiteres Klassifizierungskriterium ist das des Durchhaltevermögens.

4. Das Problem des Trägerwesens in Bezug auf den Erfolg der kolonisatorischen Mission

Eine Analyse der Berichte des Mission de l'Ouest africain zeigt, dass das Trägerwesen ein wesentliches Element für den Erfolg der kolonisatorischen Mission darstellt. Das Fehlen von Transportwesen bewirkt, dass die Kolonialisierung zunächst auf einem Austausch von Waren (Handelswaren) beruht. Die Kolonialherren können zunächst nicht auf diese kostbaren Arbeitskräfte verzichten. Dennoch resultiert aus der Anheuerung von Trägern ein Strukturverlust der afrikanischen Gesellschaften, eine Schwächung der Wirtschaftssysteme vor Ort und die Etablierung einer neuen sozialen Hierarchie.



Boniface Kizobo O'bweng-Okwess

Université de Lubumbashi

Les Porteurs durant les campagnes belgo-congolaises en Afrique Orientale allemande (1914-1918) d'après les archives du Général Tombeur

Au rang des épisodes de la Grande guerre que le continent africain avait connus se trouvent sans conteste les campagnes militaires menées par les troupes belgo-congolaises sous le commandement du célèbre Général Tombeur surnommé « Tombeur de Tabora » contre les forces allemandes en Afrique Orientale. L'exploitation judicieuse des archives personnelles du Général Tombeur logées au Musée Royal de l'Afrique Centrale de Tervuren, révèle une mine de renseignements sur les « Porteurs de guerre » non seulement sur ceux qui ont servi dans le rang des alliés (belges, anglais, portugais, etc.) mais également sur ceux qui opéraient avec les Allemands.

La présente communication voudrait justement analyser le rôle capital joué par ces « Porteurs de guerre » dans ces affrontements armés. Ce rôle est presque escamoté par la littérature historique contemporaine. Pour ce faire, cette communication se structure autour des quatre principaux points à savoir : le recrutement des porteurs, des tâches qui leur sont assignées, leurs conditions de vie et les conséquences de leur participation à la guerre sur leurs différents milieux d'origine.

Avant de résumer chacun de ces points, il y a lieu de rappeler que Charles-Henri-Marie-Ernest Tombeur alors Vice-gouverneur Général ad intérim au Katanga fut chargé par le Roi des Belges en août 1914 de mobiliser des troupes afin de répondre aux attaques des Allemands à l'est du Congo. Militaire de carrière et avec le concours des officiers tels que Gaston Heenen et Frederik Olsen, le Général Tombeur s'acquitta de cette mission avec beaucoup de bravoure. Mais le transport de la logistique depuis le port de Matadi jusqu'au front de l'Est congolais exigea le recours au recrutement de porteurs. Ces derniers furent recrutés par l'administration coloniale tant par la force que par la ruse. Hormis le portage, certains porteurs prenaient part aux combats. Leur vie fut très pénible : famine, maladie, intempéries, décès, etc. rendaient leur existence inhumaine. L'utilisation des porteurs dont le nombre est estimé à plus 200 000 personnes sans compter les femmes et les enfants eut pour principale conséquence le dépeuplement de plusieurs districts notamment ceux de la partie orientale de la République démocratique du Congo dont des répercussions sont encore perceptibles aujourd'hui.

Die Träger in den belgisch-kongolesischen Kampagnen in Deutsch-Ostafrika (1914-1918), untersucht anhand der Archive des General Tombeur

Die Militärkampagne der belgisch-kongolesischen Truppen unter der Führung des berühmten Generals Tombeur, Spitzname „Tombeur de Tabora“, gegen die Deutsch-Ostafrikanischen Truppen stellen eine der wichtigsten Episoden des Ersten Weltkriegs dar, die auf dem afrikanischen Kontinent stattfanden. Die Analyse des im Königlichen Afrikamuseum in Tervuren (Brüssel) aufbewahrten persönlichen Archivs des General Tombeur fördert eine riesige Menge an Informationen über die „Kriegsträger“ zutage, nicht nur über diejenigen, die unter den Alliierten (Belgier, Engländer, Portugiesen, etc.) dienten, sondern auch über diejenigen, die für die Deutschen arbeiteten.

Im Beitrag soll die herausragende Rolle dieser „Kriegsträger“ im bewaffneten Kampf herausgearbeitet werden. Eine Rolle, die in der zeitgenössischen historischen Literatur quasi unbehandelt ist.

Der Beitrag umfasst vier Kapitel: die Rekrutierung der Träger, die ihnen zugewiesenen Aufgaben, ihre Lebensbedingungen und die Konsequenzen ihrer Teilnahme am Krieg auf die unterschiedlichen Herkunftsmilieus.

Zu Beginn allerdings soll daran erinnert werden, dass Charles-Henri-Marie-Ernest Tombeur, damals Vizégouverneur und General ad intérim in Katanga, vom belgischen König im August 1914 damit beauftragt wurde, die Truppen zu mobilisieren, um den Angriffen der Deutschen im Osten des Kongo standzuhalten. General Tombeur, ein erfahrener Militär, führte diese Aufgabe mit Unterstützung von Offizieren wie Gaston Heenen und Frederik Olson mit Bravour aus. Jedoch stellte der logistische Transport vom Hafen Matadis bis zur Front im Osten des Kongo eine enorme Herausforderung dar und konnte nicht ohne die Rekrutierung von Trägern von Statten gehen. Letztere wurden von der Kolonialverwaltung rekrutiert, mit Gewalt und List. Über die Trägerleistung hinaus nahmen manche Träger auch an den Kämpfen teil. Ihr Alltag war nahezu unmenschlich: Hunger, Krankheiten, Unwetter, Todesfälle, etc. Der Einsatz von Trägern, deren Zahl auf mehr als 200.000 geschätzt wird, ohne die Frauen und Kinder mitzuzählen, hatte die Entvölkerung ganzer Landstriche zur Folge, vor allem im Osten der Demokratischen Republik Kongo, was bis heute zu bemerken ist.



Anne Peiter

Université de La Réunion

Porteurs congolais et « progrès de civilisation » dans le rapport de la commission d'enquête au Congo (1904)

Mon intérêt pour les porteurs a commencé à partir d'une simple phrase issue d'une pièce radiophonique de Günter Eich *Träume (Rêves)* datant de 1950/53. Dans le quatrième rêve qui se déroule quelque part dans la jungle congolaise, le protagoniste de l'histoire, un explorateur russe, s'aperçoit qu'à la différence des porteurs, le cuisinier qu'ils ont engagé « ne serait pas un problème ; il suffirait d'abattre son ricanement ». Cet imaginaire empreint d'une violence gratuite m'a poussé à mener l'enquête sur la vie *réelle* des Porteurs.

Tous les personnages de la pièce radiophonique d'Eich s'expriment à un moment ou à un autre à l'exception d'un groupe de personnages : les 49 porteurs accompagnant l'expédition qui ne disent pas un seul mot. Pourtant on parle d'eux – de leur manque de fiabilité, de leur insoumission et de leur penchant pour la rébellion – mais les porteurs ne prennent pas une seule fois la parole. Il me semble que ce fait caractérise de manière générale la perception que l'on a des porteurs dans l'historiographie européenne. La colonisation, surtout celle en partance des côtes vers l'intérieur des terres, aurait été impossible pour les Européens sans les porteurs. Malgré le fait que le portage a été un élément indispensable à la conquête coloniale, l'historiographie n'a presque pas entamé des recherches par rapport à eux.

Cela vaut pour les traces écrites de l'histoire sociale des porteurs mais aussi pour la représentation des porteurs en général. Mon intervention est censée apporter au grand projet de redécouverte un petit élément de réflexion.

J'aimerais passer à l'imbrication paradoxale de la présence invisible et de l'absence visible des porteurs, en particulier d'un point de vue linguistique. Au centre de mon intérêt : le Congo belge. Mon analyse se base tout d'abord sur le système fiscal congolais de Léopold II, système qui demandait aux Congolais un travail de quarante heures par mois. Avec ces taxes, les Belges avaient pour objectif d'accélérer la construction d'une infrastructure de type européen. Les conséquences du portage ont été désastreuses pour les habitants concernés.

A la construction du chemin de fer suivit une hécatombe qui mena au dépeuplement du territoire. Lorsque le mouvement de protestation internationale se renforçait à l'encontre de la politique coloniale de Léopold au Congo, le roi envoya une commission d'enquête constituée de membres de la magistrature ayant pour ordre d'examiner les conditions de vie des populations locales.

Une question pour laquelle la commission essaya à plusieurs reprises de rassembler des informations concernait la traite des porteurs qui avaient été impliqués dans la construction d'un réseau ferroviaire. Mon intervention sera centrée sur les jugements de la commission vis-à-vis de l'infrastructure. Il s'agit pour moi d'examiner en détail la rhétorique de ce rapport. Mon « *close reading* » vise à dégager la position idéologique de la commission d'enquête car elle est représentative

d'un champ discursif plus vaste. La rhétorique du succès et celle du progrès qui sont omniprésentes dans le rapport masquent la brutalité qui avait pesée sur les porteurs, morts en grand nombre.

Les photographies célébrant les chemins de fer dans les colonies africaines, symboles de la victoire de la civilisation sur la nature sauvage, compléteront mon intervention. Quant à la tentative de mettre à jour à travers l'analyse des images et des textes une relation entre la construction de chemins de fer et la mort massive des porteurs, je me fonde sur la vision de Walter Benjamin : « Il n'est pas de document de culture qui ne soit en même temps un document de barbarie ».

Trägerwesen und „zivilisatorischer Fortschritt“ im Bericht der belgischen Enquête-Kommission zum Kongo (1904)

Mein Interesse für die Träger nimmt seinen Ausgang von einem einzigen Satz, der sich in Günter Eichs Hörspiel *Träume* aus dem Jahre 1950/53 findet. Im vierten Traum, der irgendwo im kongolesischen „Dschungel“ spielt, bemerkt der Protagonist, ein russischer Entdeckungsreisender, anders als die Träger wäre der angeheuerte Koch „schon recht“, man brauche „nur sein Grinsen abzuschließen“. Diese sich ganz unverhüllt aussprechende Gewaltphantasie hat mich dazu angeregt, der Geschichte *wirklicher* Träger aus dem Kongo nachzulauschen.

Sprechend an Eichs Hörspiel ist, dass alle Figuren irgendwann etwas sagen, nur *eine* Gruppe nicht: Die 49 Lastenträger, die die Expedition begleiten, sprechen kein einziges Wort. Es wird zwar *über* sie gesprochen – über ihre Unzuverlässigkeit, ihre Widersetzlichkeit, ihren Hang zur Rebellion –, doch sie selbst kommen nicht ein einziges Mal zur Sprache. Mir scheint, dass dieser Umstand die Wahrnehmung der Träger in der europäischen Historiographie allgemein charakterisiert. Die Kolonialisierung, vor allem der Aufbruch von den Küsten ins Landesinnere, wäre für die Europäer ohne Lastenträger nicht möglich gewesen. Doch merkwürdigerweise hat die Offensichtlichkeit der Tatsache, dass das Trägerwesen zu den Grundvoraussetzungen der kolonialen Eroberung gehörte, allein die Unsichtbarkeit der Träger verstärkt. Es gilt also, sowohl die Sozialgeschichte der Träger zu schreiben, als auch die Geschichte ihrer Repräsentation.

Mein Beitrag soll einen kleinen Baustein zu diesem großen Projekt liefern. Ich möchte mich dem paradoxen Ineinander von abwesender Anwesenheit bzw. anwesender Abwesenheit der Träger zuwenden, und zwar in sprachlicher Hinsicht. Den historischen Hintergrund meiner Untersuchung bildet das kongolesische Steuersystem, für das Leopold II. eine monatliche Arbeitsleistung von vierzig Stunden vorsah. Mit dieser Besteuerung verfolgten die Belgier das Ziel, den Aufbau einer Infrastruktur nach europäischem Muster voranzutreiben. Die Konsequenzen des Trägerwesens, das für diese Bauvorhaben organisiert wurde, waren für die betroffene Bevölkerung desaströs. Ein Massensterben setzte ein, das zur Entvölkerung ganzer Landstriche führte. Als sich die internationalen Proteste gegen Leopolds Kolonialpolitik im Kongo verstärkten, entsandte der König 1904 eine Kommission von Magistratsmitgliedern, die die Lebensbedingungen der einheimischen Bevölkerung untersuchen sollte.

Eine Frage, zu der die Kommission wiederholt Informationen einzuholen versuchte, betraf die Behandlung der Träger, die beim Bau des Eisenbahnnetzes eingesetzt worden waren. Es sind die Urteile der Kommission über die Infrastruktur, die im Zentrum meines Beitrags stehen sollen. Es geht mir darum, die Rhetorik dieses Berichts im Detail zu untersuchen. Mein *close reading* zielt darauf, die ideologischen Grundpositionen der Untersuchungskommission freizulegen, weil diese als repräsentativ erscheinen für ein größeres diskursives Feld. Die Erfolgs- und Fortschrittsrhetorik, die im Bericht dominiert, überdeckt die Brutalität, mit der der massenhafte Tod der Träger hingenommen wurde.

Fotos, in denen der Eisenbahnbau in den afrikanischen Kolonien als Sieg der „Zivilisation“ über „Wildnis“ und „Primitivität“ feiern, runden meinen Beitrag ab. Der Versuch, durch Bild- und Textanalyse den Zusammenhang von Eisenbahnbau und Massensterben freizulegen, folge ich der Auffassung Walter Benjamins: „Es ist niemals ein Dokument der Kultur, ohne zugleich ein solches der Barbarei zu sein.“

Ludolf Pelizaeus

Universität de Picardie - Jules Vernes, Amiens
EA CERCLL / CRI-IST

Narrative der Träger: Konstruktionen von Hierarchien in Amerika von der Conquista bis in das 19. Jahrhundert in deutschsprachigen Quellen

In dem Vortrag wird der Frage nachgegangen, wie Darstellungen aus dem deutschsprachigen Raum die Wahrnehmung des Trägers in Lateinamerika prägend beeinflusst haben und warum dies nachhaltige Auswirkungen bis zum Ende des 19. Jahrhunderts hatte.

Betrachtet man das vorkolumbinische Andengebiet, so fällt die Zahl der Träger, ihre selbstverständliche Verbreitung und ihre historische Tradition auf. Im Werk des Indigenen Guaman Poma wird gerade dieser positive Blick zu Beginn des 17. Jahrhunderts in seiner handschriftlichen Chronik aufgegriffen. Umso spannender ist es daher, die negative Darstellung, die sich bei dem Niederländer Theodor de Bry findet, zu verfolgen und die damit geprägten Bilder weiter zu verfolgen. Dazu wird sich vergleichend Darstellungen des „encuentros“ von Cajamarca von 1532 und in der Folge der Darstellung bei Alexander von Humboldt und bei Johann Moritz Rugendas als deutsche Wissenschaftsreisende des 19. Jahrhunderts zugewandt werden. Am Schluss steht der Fall von Roger Casement, der sich nicht allein für die Träger in Afrika, sondern vorher für die Träger in Brasilien eingesetzt hat und damit am Ende des 19. Jahrhunderts einen Perspektivenwechsel bewirkt hat.

Le récit du porteur : constructions des hiérarchies en Amérique depuis la Conquête à la fin du XIX^e siècle à travers des sources germanophones

On se propose d'analyser comment les représentations originaires de l'espace germanophone ont influencé la perception du porteur en Amérique Latine et pourquoi cela avait eu des conséquences durables jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Si on regarde la région des Andes précolombiennes, on s'aperçoit du nombre des porteurs, de leur répartition naturelle et de leur longue tradition. Dans l'ouvrage de l'indigène Guaman Poma, c'est justement ce regard positif qui est repris dans sa chronique manuscrite au début du XVII^e siècle. Il est donc très passionnant d'analyser la représentation négative qu'on retrouve chez le Néerlandais Théodore de Bry et de suivre ainsi les images façonnées. Pour ce faire, nous comparerons les représentations du « rencontre » de Cajamarca de 1532. Puis nous confronterons les représentations des voyageurs scientifiques allemands du XIX^e siècle, Alexander de Humboldt et Johann Moritz Rugendas. Enfin, nous présenterons le cas de Roger Casement qui ne s'est pas uniquement investi pour les porteurs en Afrique, mais également auparavant pour ceux au Brésil et qui a, de cette manière, contribué à un changement de perspective.



Vera-Simone Schulz

Kunsthistorisches Institut Florenz

Beyond Warburg? Bildträger und Bilder-Träger

Mögliche Modelle für und Diskussionen um transkulturelle und globale Kunstgeschichte(n) stehen seit einigen Jahren im Mittelpunkt der kunsthistorischen Disziplin weltweit, wobei gerade Aby Warburgs „Bilderfahrzeuge“-Konzept neue und verstärkte Aufmerksamkeit erfahren hat. Mit diesem versuchte der Hamburger Kunsthistoriker und Begründer der Kulturwissenschaftlichen Bibliothek Warburg, des heutigen Warburg Institute in London, die Migration von Bildern intellektuell zu fassen: Phänomene der Translation zwischen verschiedenen Medien, von einem in ein anderes; die hohe Beweglichkeit bestimmter Medien; und die Verbreitung von Bildern und Motiven über weite geographische Distanzen und potentiell um die Welt.

Der Vortrag widmet sich den Diskursen um die „Bilderfahrzeuge“ Warburgs, also Bildern, Bildträgern und deren Bewegungen in globaler Perspektive, mit Blick auf die Leerstelle der Bilder-Träger. Die jüngste Bild- und Ding-Forschung sowie der Fokus auf transmedialen Transferprozessen haben zahlreiche und wertvolle Beiträge für eine transkulturelle Kunstgeschichte hervorgebracht. Die

Herausforderung, so der Vortrag, besteht nun allerdings darin, neben den vormalig marginalisierten Kunstwerken – d.h. Bildträgern, welche gemeinhin nicht zu den sogenannten ›hohen‹, sondern zu den sogenannten „angewandten“ Künsten zählen, künstlerischen Artefakten unterschiedlicher Regionen der Welt und Kunstwerken außerhalb des etablierten Kanons – auch vormalig und weitestgehend noch immer marginalisierte menschliche Gruppen als Akteure und als Bildmotive kunstwissenschaftlich in den Blick zu nehmen: die Menschen, die diese vermeintlich „automobilen Bilderfahrzeuge“ bewegten. Die Produktivität dieses Ansatzes soll fallstudienhaft vor Augen geführt werden.

Beyond Warburg? Image Carriers and Carriers of Images

Possible models for and discussions about transcultural and global art histories have been at the very core of the art historical discipline within the last years throughout the world, and in this context, particularly Aby Warburg's concept of "image vehicles" is being reassessed and receives much attention. With this concept, the art historian and founder of the Warburg Library of Cultural Sciences Aby Warburg sought to grasp intellectually the migration of images: translation processes from one medium to another; the mobility of certain media; and the dissemination of images and motifs across wide geographical distances and, potentially, around the globe.

This paper will discuss the discourses of Warburg's "image vehicles", e.g. images, image carriers and their movements in a global perspective, focusing on the "blanks" of those who physically moved them – from one site to another. Whereas numerous recent studies of transcultural and global art histories have shed new light on previously marginalized artworks –e.g. those, traditionally categorized as "low/applied arts" rather than "high arts"; Non-European artifacts; or artworks outside of the established canons of art history–, certain human actors continue to stand in the shadow: those who carried the allegedly self-moving "image vehicles", bearers and porters.

Through a series of case studies, this paper will investigate the role of porters both as actors and as motifs from an art historical perspective. It will draw attention to the difficulties and challenges one faces when examining these issues. And it will explore the dynamics between images, image carriers and carriers of images at a global scale.



Marlene Tolède

Université de La Réunion

« J'ai appris plus d'une chose avec eux »¹. Relations entre explorateurs allemands et porteurs indigènes en Afrique orientale et à La Réunion

Entre 1859 et 1865, le baron allemand Carl Claus von der Decken (1833-1865) parcourt la côte, l'intérieur et le monde insulaire de l'Afrique orientale, « habité d'un enthousiasme fervent pour servir les sciences géographiques, renonçant à sa situation, au bonheur familial, au confort européen, à la richesse, s'impliquant corps et âme pour arracher au continent noir une partie de ses secrets »². Le voyageur organise des « caravanes » comprenant des interprètes, des guides et de très nombreux porteurs, pour explorer, à pied, pendant plusieurs semaines, des contrées sauvages, à l'accueil parfois hostile. Decken est le premier Européen à tenter, à deux reprises, l'ascension du Kilimandjaro.

En 1863, Decken séjourne à La Réunion, accompagné du naturaliste Otto Kersten (1839-1900). La colonie française ne devait être qu'une courte escale sur leur route en direction de Madagascar, mais les événements politiques dans la Grande Ile les empêchent de s'y rendre. Ils mettent alors à profit leur présence de deux mois et demi à La Réunion pour étudier ses caractéristiques

¹ Otto Kersten (éd.), *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1862 bis 1865. Neue Reisen im Inneren und an der Küste. Die ostafrikanische Inselwelt (Madagaskar, Sechellen, Réunion, Nossibé und Komoren. Reisen in den Ländern der Galla und Somali)*, vol. 2, Leipzig/Heidelberg, Winter'sche Verlagshandlung, 1871, S. 155. (La traduction des pages consacrées à La Réunion est en cours de publication).

² August Petermann, in Otto Kersten (éd.), *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1859 bis 1861. Die Insel Sansibar. Reise nach dem Niassasee und dem Schneeberge Kilimandscharo*, vol. 1, Leipzig/Heidelberg, Winter'sche Verlagshandlung, 1869, préface.

géographiques, géologiques et botaniques. Pour les randonnées au Piton des Neiges, à Cilaos et au Volcan, ils font appel à des guides et à des porteurs.

Nous proposons d'analyser les attitudes des explorateurs, originaires d'un pays n'ayant pas de colonies, à l'égard des « pagasi » africains et des porteurs de la colonie française, dont un ancien esclave. Parallèlement, nous expliquerons les différences dans leurs relations avec les porteurs désignés tantôt comme individus, tantôt comme membre d'une équipe. Des expériences très différentes se croisent dans des circonstances difficiles, source d'incompréhensions et de conflits. L'importance du rôle joué par les porteurs est toutefois pleinement reconnue, ce qui ne leur confère pas pour autant le statut de héros : au Kilimandjaro, en raison de l'insuffisance de l'équipement des porteurs, l'ascension est interrompue ; au pied du volcan de la Fournaise, le *citoyen* Fantaisie ne peut plus avancer, paralysé par la peur.

« Tous les groupes sociaux susceptibles de passer d'un espace national ou linguistique, ethnique ou religieux à l'autre peuvent être vecteurs de transferts culturels »³. Decken et Kersten sont parmi les premiers explorateurs allemands à contribuer au transfert de savoirs importants sur l'Afrique orientale – grâce aux porteurs, cheville ouvrière des expéditions.

„Mancherlei habe ich von ihnen gelernt“⁴. Beziehungen zwischen deutschen Entdeckern und einheimischen Trägern in Ost-Afrika und auf der Insel La Réunion

Zwischen den Jahren 1859 und 1865 bereist der Baron Carl Claus von der Decken (1833-1865) die Küste, das Innere und die Inselwelt von Ost-Afrika, „von glühendem Enthusiasmus beseelt, der geographischen Wissenschaft zu nützen; Stellung, Familienglück, Europäischen Komfort, Reichthum – Alles im Stich lassend und sein Alles einsetzend, um dem schwarzen Kontinente einen Theil seiner Geheimnisse zu entreißen“⁵. Der Entdecker stellt „Karawanen“ aus Dolmetschern, Führern und sehr zahlreichen Trägern zusammen, um wochenlang zu Fuß wilde, manchmal feindselige Gegenden zu erforschen. Er ist der erste Europäer, der zweimal versucht, den Kilimandscharo zu besteigen.

Im Jahre 1863 hält sich Decken mit dem Naturwissenschaftler Otto Kersten (1839-1900) auf der Insel La Réunion auf. Die französische Kolonie sollte nur eine kurze Zwischenstation auf der Route nach Madagaskar sein, doch die madagassischen politischen Ereignisse verhindern die Weiterfahrt. So nutzen die zwei Deutschen ihren zweieinhalbmonatigen Aufenthalt auf La Réunion zur Erforschung der geographischen, geologischen und botanischen Merkmale der Insel. Für die mehrtätigen Ausflüge zum Piton des Neiges, nach Cilaos und zum Vulkan, engagieren sie einheimische Führer und Träger.

Das Ziel dieses Artikels ist es, die Haltung der Forscher, die aus einem Land stammen, das keine Kolonien besitzt, gegenüber den afrikanischen „Pagasi“ und den Trägern der französischen Kolonie, unter denen sich ein ehemaliger Sklave befindet, zu untersuchen. Außerdem soll diskutiert werden, welche soziologischen Faktoren ihre Umgangsformen beeinflussen, je nach dem, ob es sich um Gruppen oder einzelne Personen handelt. Sehr unterschiedliche soziale Akteure kommen in schwierigen Situationen zusammen, die Unstimmigkeiten und Konflikte auslösen. Obgleich den Trägern eine wichtige Rolle zugestanden wird, werden sie nicht zu Helden stilisiert: der Aufstieg zum Kilimandscharo wird aufgrund ihrer mangelhaften Ausrüstung unterbrochen; am Fuße des Vulkans von La Réunion schafft es der *citoyen* Fantaisie vor lauter Angst nicht mehr, einen Fuß vor den anderen zu setzen.

« Tous les groupes sociaux susceptibles de passer d'un espace national ou linguistique ethnique ou religieux à l'autre peuvent être vecteurs de transferts culturels »⁶. Decken und Kersten zählen zu

³ Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 08 octobre 2015. URL : <http://rsl.revues.org/219>

⁴ Otto Kersten (éd.), *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1862 bis 1865. Neue Reisen im Inneren und an der Küste. Die ostafrikanische Inselwelt (Madagaskar, Sechellen, Réunion, Nossibé und Komoren. Reisen in den Ländern der Galla und Somali)*, Bd. 2, Leipzig/Heidelberg, Winter'sche Verlagshandlung, 1871, S. 155. (Die französische Übersetzung über La Réunion wird in Kürze veröffentlicht).

⁵ August Petermann, in Otto Kersten (éd.), *Baron Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika in den Jahren 1859 bis 1861. Die Insel Sansibar. Reise nach dem Niassasee und dem Schneeberge Kilimandscharo*, Bd. 1, Leipzig/Heidelberg, Winter'sche Verlagshandlung, 1869, Vorwort.

⁶ Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], <http://rsl.revues.org/219>.

den ersten deutschen Forschern, die zu einem bedeutenden Wissenstransfer über Ostafrika beigetragen haben – dank der Träger, der treibenden Kraft der Expeditionen.



Mareike Vennen

Humboldt Universität Berlin

Von der Knochenarbeit der Träger. Mediale Inszenierungen und materielle Geschichte(n) afrikanischer Fossilenträger 1909-1920

Der Beitrag behandelt eine paläontologische Expedition, die unter der Leitung des Berliner Naturkundemuseums 1909-1913 in der damaligen Kolonie Deutsch-Ostafrika (heute Tansania) stattfand und aus deren Funden nicht zuletzt das bis heute größte weltweit ausgestellte Dinosaurierskelett rekonstruiert wurde. Der Vortrag untersucht in einer doppelten Fragestellung den Transport des fossilen Materials durch mindestens 400 afrikanische Träger und zugleich die historische Verbreitung von Bildern dieser Träger. So wird die wissenshistorische Frage nach der materiellen Kultur der Ausgrabung mit der medienhistorischen Frage nach den Bildökonomien und -politiken verknüpft.

Im ersten Schritt nimmt der Beitrag die Entstehungsbedingungen des bis heute dominierenden Erfolgsnarrativs der unter dem Namen „Tendaguru-Expedition“ bekannt gewordenen Episode deutscher Kolonialgeschichte in den Blick. Hierfür spielt maßgeblich die Verbreitung von Bildmaterial eine Rolle. Die größtenteils durch private Spenden aus dem Großbürgertum finanzierte Ausgrabung wurde von Anfang an in einer effektvollen medialen Inszenierung aufbereitet. Der Beitrag rekonstruiert dieses öffentlich vermittelte Bild der Expedition und ihrer Träger anhand von Reiseberichten, Pressemitteilungen und der fotografischen „Dokumentation“ der Expeditionsleiter vor Ort. Wie dabei die Bildträger zu Bedeutungsträgern einer wissenschaftlichen und kolonialen Erfolgserzählung wurden, vollzieht der Vortrag anhand der Benutzungsgeschichte einzelner Fotografien der Knochenträger nach, die gleichsam ikonisch für die Tendaguru-Expedition geworden sind.

Im zweiten Schritt nähert sich der Vortrag dieser Geschichte von einer anderen Seite, nämlich ihren (vermeintlichen) Rändern her, indem er die lokalen Bedingungen und „unsichtbaren“ Akteure in den Blick nimmt, die sich gleichwohl als zentral erweisen. Hierzu werden die Ausgrabungs- und Transportbedingungen vor Ort untersucht: Bis zu 500 Afrikaner waren – unter der Leitung von zwei europäischen Wissenschaftlern – für die Freilegung, Präparation, Verpackung und den Transport der schweren Knochen-Last von den Ausgrabungsstätten im ostafrikanischen Hinterland zum mehrere Tagesmärsche entfernten Hafentort verantwortlich. Dabei lenkt der Vortrag den Blick insbesondere auf das, *was* getragen wurde und *wie* es getragen wurde, kurz: auf die materielle Verpackungsgeschichte der Grabungsexpedition. Indem aufgezeigt wird, wie sich importierte Verpackungstechniken und Transportmittel mit indigenem Wissen und lokalen Materialien verschränkten, will der Beitrag den Träger als Akteur innerhalb einer Geschichte des Wissens- und Kulturtransfers neu verorten und seine Rolle als tragende Figur einer historischen (Wissens-)Vermittlung konturieren.

Du dur labeur des porteurs, des mises en scène médiatiques à l’(aux) histoire(s) matérielle(s) des porteurs de fossiles africains 1909-1920

Mon intervention porte sur une expédition paléontologique qui a eu lieu en 1909-1913 sous la direction du muséum d’histoire naturelle de l’ancienne colonie d’Afrique orientale allemande (aujourd’hui la Tanzanie) et qui a notamment dans ses fonds le plus grand squelette de dinosaure qui ait jamais été reconstitué, en exposition.

Mon analyse examine à double titre le transport des fossiles par au moins 400 porteurs africains et en même temps la diffusion de l’image du porteur à travers l’histoire. Ainsi seront liées la question du matériel employé lors des découvertes archéologiques et la question concernant l’économie d’image et la politique d’image.

Tout d’abord nous nous pencherons sur les circonstances qui ont mené aux récits victorieux encore très présents aujourd’hui de l’épisode de l’histoire coloniale allemande, connue sous le nom d’« expédition Tendaguru ».

La diffusion d'images joue ici un rôle prépondérant. La plus grande partie des fouilles archéologiques financées par des dons privés de la haute bourgeoisie a été dès le début conditionnée par une mise en scène médiatique sans précédent. On reconstituera cette image de l'expédition et de ses porteurs à l'aide de récits de voyage, de communiqués de presse et de photographies du chef d'expédition sur le terrain. A l'instar des supports d'image devenus des éléments significatifs des récits racontant le succès scientifique et colonial, on cherchera à comprendre à l'aide d'aspects historiques de quelques photographies de supports osseux pourquoi celles-ci sont pour ainsi dire devenues des icônes de l'expédition Tendaguru.

Ensuite on se rapprochera d'un autre aspect de cette histoire à savoir ses prétendues limites avec notamment la prise en compte des conditions locales et des « acteurs » invisibles qui s'avèrent toutefois être au cœur du sujet. On examinera les conditions dans lesquelles les fouilles archéologiques et le transport des trouvailles ont été menés sur le terrain : le nombre d'Africains employés par les deux scientifiques européens pour la préparation, l'emballage et le transport des os les plus lourds des sites de fouilles de l'arrière-pays de l'Afrique orientale vers les zones portuaires éloignées allait jusqu'à 500 hommes. On se focalisera en particulier sur ce qui a été porté et comment cela a été porté et brièvement sur l'histoire de l'emballage de l'expédition. On montrera notamment comment les techniques d'emballage et les moyens de transport importés d'Europe se sont mêlés au savoir indigène et aux outils/matériaux locaux. L'objectif de notre analyse est de situer le porteur comme acteur au sein d'une histoire de transmission du savoir et de culture mais aussi de définir son rôle en tant que personnage porteur d'une instrumentalisation historique (du savoir).



Marianne Zappen-Thomson
University of Namibia, Windhoek

„Der Träger“ – mal ganz anders

Keine 8 Jahre nachdem am 7. August 1884 die deutsche Reichsfahne in der heute als Lüderitz bekannten Bucht gehisst und das Land zwischen Oranje und Kunene deutsches Schutzgebiet wurde (vgl. Dierks 2002, 31), erfolgte die Grundsteinlegung Swakopmunds, das sich zur Hafenstadt entwickeln sollte. Beide Städte waren so gesehen Eingangstore ins Inland, das sich dank der Namibwüste, die sich von Norden bis Süden entlang der Küste erstreckt, als äußerst unwirtlich erwies.

Während in Ostafrika „Träger und Askari“ die Kolonialherren auf ihrem Weg „steil über Berg und Klüfte durch tiefe Urwaldnacht“ (Aschenborn 1916) begleiteten, oft tatsächlich trugen, sah dies in Deutsch-Südwestafrika ganz anders aus.

Schon bei der Landung in Swakopmund waren die Europäer auf Hilfe angewiesen. Hier spielten die „Kru-Boys“ (Massmann 2006⁷, 15) eine entscheidende Rolle. Auf der Reise ins Inland waren es dann die Treiber, die die Ochsenwagen begleiteten, die für Siedler und Soldaten unentbehrlich waren. Auf beide soll in diesem Beitrag als die jeweils „anderen“ Träger eingegangen werden.

Anhand des Buches „Was Afrika mir gab und nahm – Erlebnisse einer deutschen Frau in Südwestafrika 1902 – 1936“ von Margarethe von Eckenbrecher (1940) – welches stellvertretend für ähnliche biografische Geschichten steht – soll einerseits untersucht werden, wie die „Kru-Boys“ und ihre Arbeit wahrgenommen wurden. Andererseits soll vor allem aber der Fragen nach der Behandlung der Treiber sowie der Beziehung zu ihnen nachgegangen werden.

“The bearer” – this time slightly different

A mere 8 years after the German flag was hoisted in what is today known as Lüderitz and the land between the Oranje and Kunene rivers became a German colony in 1884 (cf. Dierks 2002, 31) the town Swakopmund on the West coast of the territory was established. Swakopmund was intended to become the main harbour of the colony so that settlers and soldiers alike could move further into the land. But this proved to be a challenge as the Namib desert, stretching from north to south along the coastline was rather inhospitable.

While bearers and so called Askaris – as Aschenborn writes in his folksong 1916 referring to African soldiers during the colonial times, particularly in East Africa – not only carried baggage and supplies but often the colonists themselves, this was very different in German Southwest Africa.

As soon as ships landed in Swakopmund, the arriving European settlers depended on help. Like the harsh desert, the waters of the Atlantic were not very welcoming either. Here the “Kru-Boys” (Massmann 2006⁷, 15) played an important role. Once having reached the shore in one piece and being ready to travel by ox wagon into the hinterland it was the “Treiber” (boyero) who became vital for the survival of settler and soldiers alike.

By referring to the book “Was Africa mir gab und nahm – Erlebnisse einer deutschen Frau in Südwestafrika 1902 – 1936“ by Margarethe von Eckenbrecher (1940) this paper aims to investigate who the “Kru-Boys” were, what their work entailed and how this was perceived by the people using them. Furthermore the relationship between colonists and “Treiber” will be looked into.

The part these people played in enabling the German settlers and soldiers to colonise the country has been sadly overlooked in the past. In this paper their work and plight will hopefully receive its deserved attention.



Danielle Zeiß

Université Paris IV

Homme blanc – Indigène noir – Bétail : quel « porteur » pour la pénétration du territoire de l’actuel Burkina Faso (1853-1897) ?

Petit pays enclavé et pauvre situé au cœur de l’Afrique de l’Ouest, le Burkina Faso (anciennement la Haute-Volta) ne mérite pourtant pas le peu d’intérêt qu’on lui réserve. Méconnu, sans grandes richesses ni ressources, le pays des « Hommes intègres » peut en revanche se targuer d’un passé révolutionnaire hors-pair. Après le soulèvement populaire qui mit fin aux 27 ans du régime de l’ex-Président Blaise Compaoré en octobre 2014 et l’échec de la tentative de putsch militaire en septembre 2015, le désarmement non-sanglant du Régiment de Sécurité Présidentielle et la dissolution de cette unité d’élite ont été qualifiés de miracle par la presse, qui n’a pas hésité à voir dans ces divers événements un espoir pour l’Afrique, et le début d’un Printemps africain.

Néanmoins, la grande figure de proue de la révolution africaine au Burkina Faso reste bien sûr Thomas Sankara, pourfendeur du colonialisme, assassiné en 1987, et érigé en héros panafricain précisément pour ses farouches propos contre le néo-colonialisme. Or, le Burkina Faso, dans ses limites actuelles, avait déjà été à l’époque du colonialisme, le théâtre d’un soulèvement populaire tout à fait unique en son genre par son ampleur. En effet, en 1915/16, dans la région du Volta et du Bani, l’hostilité des populations au recrutement forcé, attisée par une haine accumulée contre le colonisateur, oblige l’administration coloniale à engager des troupes lourdement armées pour mettre fin à « l’une des dernières et des plus meurtrières guerres coloniales de l’Afrique de l’Ouest » (Patrick Royer, *La guerre coloniale du Bani-Volta, 1915-1916*).

Les débuts de la colonisation des pays regroupés aujourd’hui dans le Burkina Faso furent marqués par d’âpres luttes entre puissances européennes. A l’instar des autres territoires africains, la conquête est précédée d’une phase d’exploration, qui avec le temps, fera place à des expéditions, des « missions » françaises et étrangères à intérêt politique et économique clairement avoué. Cette pénétration du territoire par l’homme blanc, relatée dans des récits de voyage et rapports de mission, n’aurait toutefois pas pu être menée à bien sans l’aide des indigènes, marabouts traducteurs, guides, intermédiaires, proposés, recrutés ou achetés pour les services rendus. En outre, le bétail joue un rôle essentiel dans l’émergence de la figure du « porteur », qu’il convient de mettre également en lumière.

Cette contribution propose d’analyser les textes des premiers visiteurs des provinces actuelles du Burkina Faso (Barth, Binger, Kurt von François Louis-Parfait Monteil, Lieutenant Spitzer, Docteur Crozat, Voulet-Chanoine etc.) en se demandant qui furent les véritables « porteurs » de la conquête du Burkina à ses débuts, ce qu’ils portaient et comment ils le portaient. A cette fin, on s’attachera tout particulièrement à la description du regard de l’Européen porté sur l’Autre, l’indigène indispensable à son avancée dans les terres, à la nature des relations souvent conflictuelles entretenues entre le voyageur et ses porteurs, et aux raisons de leur recrutement. Par ailleurs, on s’efforcera de montrer que, sous une même plume, le regard peut radicalement changer en fonction des contrées traversées, fétichistes ou musulmanes.

Autrement dit, il s’agit d’aborder l’histoire du Burkina à ses débuts par la figure du porteur.

Weißer Europäer, schwarzer Einheimischer oder Tier?: Facetten des Trägerwesens beim Erkunden des Gebiets des heutigen Burkina Faso (1853-1897)

Burkina Faso, übersetzt *Land der aufrichtigen Menschen*, ist heute ein kleiner westafrikanischer Staat jüngerer Datums, der am 05. August 1960 seine Unabhängigkeit erlangte und erst am 4. August 1984 seine aus der französischen Kolonialzeit herrührende Bezeichnung Obervolta zugunsten seines jetzigen Namens ablegte. Geographisch grenzt das unscheinbare und von Armut geprägte Land an die Elfenbeinküste, an Mali, Benin, Togo, Ghana und Niger. Das Territorium gehört somit zu den Gebieten, die südlich des vom Fluss Niger in seinem Verlauf gezeichneten Bogens liegen (« boucle du Niger »), jenen Gebieten des sogenannten Hinterlandes also, die in der Vorkolonialzeit und im Zuge des Imperialismus Ziel des europäischen Wettlaufs um Afrika für die Herrschaft über diese Landstriche waren.

Dennoch braucht sich der kleine, wenig beachtete Binnenstaat ohne direkten Zugang zum Meer keineswegs vor seiner glorreichen revolutionären Tradition zu verstecken. Oktober 2014 markierte nach einem Volksaufstand das Ende der 27-jährigen Herrschaft von Blaise Camparoe, dessen Sturz und der anschließend gescheiterte Putschversuch des Militärs Ende September 2015 den Weg für die vom burkinischen Volk ersehnten demokratischen Wahlen Ende November 2015 frei machten. Gleichzeitig ließ Camparoes Sturz die Erinnerung an den charismatischen, 1984 mit nur 33 Jahren zum Präsidenten von Obervolta aufgestiegenen Thomas Sankara aufleben, dessen revolutionäre Vision durch seine Ermordung 1987 bei einem Staatsstreich des Militärs unter der Führung seines Nachfolgers abrupt beendet wurde. Der als afrikanischer Che geltende Thomas Sankara wurde gerade deswegen zum panafrikanischen Idol, weil er sich rhetorisch brillant gegen den Imperialismus und den Neokolonialismus aussprach. Dennoch fand schon 1915/16 zum größten Teil in den Grenzen des heutigen Burkina Faso ein Volksaufstand sondergleichen gegen die französische Kolonialmacht statt. Der auf französischer Seite für nicht möglich gehaltene Aufstand in Bani-Volta, der unterschiedlichste Dorfgemeinschaften gegen den „Besitzer“ einte, verlangte der vorerst völlig überforderten französischen Kolonialordnung alles ab und hatte beinahe laut einem offiziellen Bericht durchaus die Herrschaft der Kolonialmacht in den angrenzenden Gebieten akut gefährden können.

Wie zu erahnen ist, richtete sich der Krieg in Bani-Volta gegen die Militärordnung der französischen Kolonialmacht. Genauso mußte die Bevölkerung der 1919 gegründeten Kolonie Obervolta u. a. durch Zwangsarbeit und Zwangsrekrutierung den Machtanspruch der Kolonialordnung wortwörtlich und im übertragenen Sinne „tragen“. Die eroberten Gebiete, die ursprünglich durch zahlreiche Protektoratsverträge unter Kontrolle gebracht wurden, galten nach der Aufteilung der Kolonie 1932 aus rein wirtschaftlichen Gründen nur noch als Reservoir für Arbeitskräfte.

Gegenstand dieser Untersuchung ist es, die Geschichte eines Landstriches, das heute Burkina Faso heißt, zur Zeit der großen Expeditionen unter dem Aspekt des Trägerwesens zu beleuchten. Dabei wird zuerst von der Situation der Träger während der Kolonialära ausgegangen. Wir wollen die Arbeit dieser Menschen kurz umreißen, die durch geographische Parameter (kein Zugang zum Meer) bedingt war. Neben dem Transport von Waren war zudem das Postwesen ein wichtiger Aufgabenbereich. Was wissen wir konkret über ihre Arbeitsbedingungen (Lohn; Gewicht der zu befördernden Last)? Wie wurden Träger rekrutiert? Und wie war es um ihre Sicherheit bestellt? Nach einem kurzen Abriß der verschiedenen Expeditionen in der präkolonialen Ära wird dann auf den Reisebericht des französischen Offiziers Parfait-Louis Monteil (1855-1925), *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92* ausführlicher eingegangen. Herausgearbeitet werden soll das in dieser Schrift vermittelte Bild der Träger. Wie werden sie beschrieben? Wie werden sie behandelt? Und wie treu waren sie? Dennoch wird schnell deutlich, daß die Monteil-Expedition weniger von Trägern im herkömmlichen Sinn getragen und vorangetrieben wurde, als vielmehr von Tieren, die in dem Bericht einen nicht unbeachtlichen Platz einnehmen und zur Lastenbeförderung eingesetzt wurden. Das Pferd blieb Monteil und seinem Adjutanten vorbehalten. Ansonsten wurde der Transport hauptsächlich vom Rindvieh und vom Maultier übernommen. Wie wurden die Tiere ersetzt? Und was passierte, als eine unbekannte Krankheit den Tierbestand Schlag auf Schlag dezimierte? Schließlich beruhte der Erfolg der Expedition auf einer anderen tragenden Säule: Gemeint sind Dolmetscher und Wegweiser, deren Rolle für das Vorwärtkommen der Karawane ausschlaggebend war. Auch sie sind im weitesten Sinne Träger (von Wissen) und somit Teil des Trägerwesens zur Zeit der Erschließung dieser Gebiete.

Notes

Comité d'organisation

- Sonja Malzner
- Anne Peiter
- Romain Bègue
- Pauline Grebert
- Laurence Macé
- Monique Hoarau
- BTCR (Bureau Transversal des Colloques, de la Recherche et des Publications)